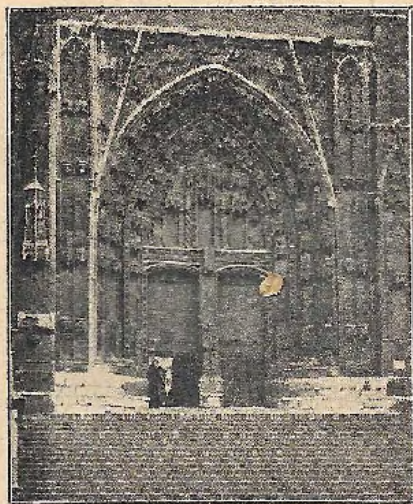


BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE



N° 7



HENRI MARTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
12 et 12 bis, Place du Palais

—
1911

Maine Land

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

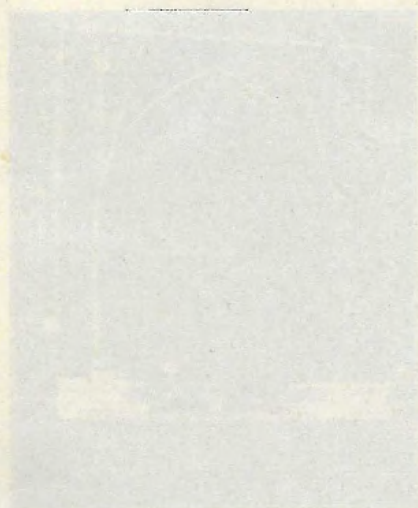
DES

AMIS DE VIENNE

BULLETIN

de la

SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE



HENRI MARTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

12 et 12 bis, Place du Palais

1871

BULLETIN

SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

BULLETIN

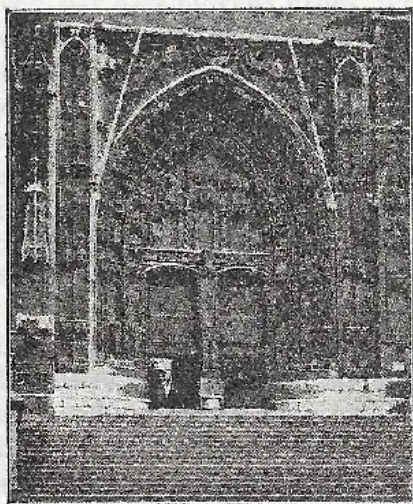
DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N° 7



HENRI MARTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

12 et 12 bis, Place du Palais

1911

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE



N° 7



HENRI MARTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
15 et 17 bis, Place du Palais

1911

STATUTS

de la

Société des Amis de Vienne

ARTICLE PREMIER. — La *Société des Amis de Vienne* se propose de répandre la connaissance de l'histoire de la ville et des antiquités viennoises, de protéger contre toute atteinte la beauté du paysage et des monuments viennois, de contribuer à aménager les monuments ainsi qu'à aménager et à enrichir les Musées de la ville, d'attirer à Vienne le plus grand nombre possible de visiteurs et de rendre la visite de la ville facile, agréable et instructive.

ART. 2. — La Société poursuivra ce but, selon les circonstances et selon ses ressources, par tous moyens utiles, tels que conférences, publications, fouilles, achats d'objets d'art pour les Musées, propagande auprès des touristes, création de bureaux de renseignements pour les visiteurs, etc...

ART. 3. — La Société se compose de *membres ordinaires* payant une cotisation annuelle de 5 fr. ou ayant racheté leur cotisation par un versement minimum de 150 fr. une fois fait, et de *membres donateurs* payant une cotisation annuelle de 10 fr. au minimum ou ayant racheté leur cotisation par un versement minimum de 300 francs une fois fait.

ART. 4. — Elle est administrée par un Conseil d'administration composée de 15 administrateurs élus en assemblée générale à la majorité absolue des membres présents au premier tour de scrutin et à la majorité relative au second tour.

Le Conseil est nommé pour 3 ans et se renouvelle par tiers chaque année.

Les administrateurs sortants sont toujours rééligibles.

Le Conseil procédera par tirage au sort à la désignation des administrateurs qui seront soumis aux deux premiers renouvellements.

ART. 5. — Si une place devient vacante au Conseil par décès, démission ou toute autre cause, le Conseil y pourvoira, mais la désignation qu'il fera sera soumise à la ratification de la première assemblée générale qui suivra l'élection ainsi faite par le Conseil.

Une assemblée générale extraordinaire sera convoquée d'office si, moins de trois mois avant l'assemblée générale annuelle, le Conseil comprend sept membres ainsi désignés.

ART. 6. — Le Conseil élit parmi ses membres, pour un an, à la première séance qui suit l'assemblée générale annuelle, le Bureau de la Société, composé de un président, plusieurs vice-présidents, un secrétaire général, un trésorier et un ou plusieurs secrétaires des séances.

Le Conseil désignera en cas de besoin un administrateur pour remplacer un membre du Bureau momentanément empêché.

Il procédera à la constitution d'un Comité de patronage et désignera des commissaires pour l'assister dans sa mission de propagande.

ART. 7. — Le président ou un vice-président remplaçant le président empêché convoque le Conseil chaque fois qu'il le juge utile.

Il est tenu de le faire sur la demande de quatre administrateurs.

Il convoque l'assemblée générale de la Société au moins une fois par an, dans les trois premiers mois de l'année, et chaque fois que le Conseil le décide ou que la demande en est faite et signée par 30 membres de la Société au moins.

Les convocations de toute assemblée générale doivent mentionner l'objet de la réunion et doivent être envoyées au moins cinq jours avant la séance.

ART. 8. — L'assemblée générale annuelle entend l'exposé de la situation morale de la Société, reçoit les comptes financiers et procède au renouvellement du Conseil.

Les élections sont faites et les résolutions sont prises à la majorité des membres présents, sauf ce qui sera dit à l'art. 14.

ART. 9. — Seule l'assemblée générale a le pouvoir d'ordonner un article de dépense supérieur à 1.000 francs, de modifier les statuts ou de décider la dissolution de la Société.

ART. 10. — Sauf les limites posées à l'article précédent, le Conseil a pleins pouvoirs pour l'administration de la Société.

Il prononce l'admission des membres nouveaux.

Il peut prononcer l'exclusion d'un membre pour préjudices graves portés à la Société.

Il statue à la majorité absolue des membres présents, sauf pour l'exclusion d'un membre de la Société, laquelle ne peut être prononcée qu'à la majorité des deux tiers des membres présents, l'intéressé entendu ou dûment convoqué.

ART. 11. — Dans les délibérations des assemblées générales ou du Conseil d'administration, la voix du président ou du vice-président remplaçant le président empêché est prépondérante en cas de partage.

ART. 12. — Les secrétaires tiennent un registre des délibérations des assemblées générales et du Conseil d'administration.

Le procès-verbal de chaque séance est signé du président ou d'un vice-président et d'un secrétaire ou administrateur délégué à cet effet par le Conseil.

ART. 13. — La Société est représentée en justice et dans les actes de la vie civile par son président ou par un administrateur délégué à cet effet par le Conseil.

ART. 14. — Les présents statuts ne peuvent être modifiés qu'en assemblée générale, à la majorité des deux tiers des membres présents et sur la proposition du Conseil ou de trente membres de la Société au moins, portée à la connaissance de tous par mention expresse, sur la convocation, de l'article ou des articles dont la modification est proposée.

ART. 15. — En cas de dissolution de la Société, l'assemblée générale décidera le transfert de l'actif social à une œuvre répondant en tout ou partie au but exposé aux articles 1 et 2, et, à son défaut, à une ou plusieurs œuvres de bienfaisance établies dans la ville de Vienne.

Ainsi délibéré dans l'assemblée générale tenue le 21 mars 1904.

Le Président,

BIZOT.

Le Secrétaire,

Jules RONJAT.

— o —

Conformément à la loi du 1^{er} juillet 1901 et au décret du 16 août 1901, la constitution de la Société a été déclarée et le dépôt des statuts a été effectué à la Sous-Préfecture de Vienne, le 17 mai 1904, et un extrait de la déclaration a été publié au *Journal Officiel* du 4 juin 1904. Le siège social est à Vienne, place du Palais, 12.

Voir à la fin de ce volume la liste des membres de la Société, Conseil d'administration, etc...

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'assemblée générale de la *Société des Amis de Vienne* s'est tenue le 20 mars 1911, dans les salons de l'*Hôtel du Nord*, littéralement remplis par nos sociétaires et nos invités formant une élégante assistance où figurent toutes les notabilités de la ville.

Le procès-verbal de la précédente assemblée générale (10 mars 1910) est adopté.

M. Ronjat, président, exprime les regrets de MM. Tardif, sous-préfet, Bonnier, président de la Chambre de commerce, Alet, professeur au Collège, et Abel Bonnier, empêchés d'assister à la réunion.

M. Bichon, trésorier, présente ensuite son compte-rendu sur la situation financière de la Société.

COMPTE RENDU DU TRÉSORIER

Qu'il me soit permis, tout d'abord, de remercier le Conseil d'administration de votre Société de l'honneur qu'il m'a fait en m'accueillant parmi les Amis de Vienne et en me confiant les fonctions du trésorier.

Ami de Vienne, je ne pouvais pas ne pas l'être. Si rien ne m'est indifférent de ce qui peut développer la prospérité de la ville, je sais que les cités ne vivent pas seulement d'une vie matérielle : elles ont une âme aussi, née de leurs traditions et de leurs souvenirs. Vienne fut une capitale administrative avant d'être une métropole industrielle. Tout en évoluant, sous la pression des circonstances, elle n'a cessé d'être elle-même, et son âme survit. Les Amis de Vienne tiennent à l'affirmer, en renouant pieusement les maillons de la chaîne qui relie le présent au passé. Je leur suis reconnaissant de m'avoir permis de les aider dans une tâche dont je comprends la noblesse et la fécondité.

Etablissons maintenant les ressources dont vous disposez.

Jusqu'à cette année, vos comptes étaient arrêtés à la veille de votre assemblée annuelle. Par suite, les exercices présentaient une durée variable. Nous avons cru préférable de les enfermer désormais dans la limite *premier janvier — 31 décembre*. Les comptes que je vous sou mets partent donc du 9 mars 1910, date de votre dernière assemblée, pour s'arrêter au 31 décembre. Ceux de l'an prochain comprendront l'entière année 1911.

Cela précisé, vos comptes se présentent ainsi :

RECETTES

| | |
|---|-----------------|
| Solde en caisse au 9 mars 1910 | 1.566 11 |
| Cotisations encaissées en 1910 | 995 40 |
| Fonds de la souscription Saint-Maurice..... | 375 » |
| Coupons et intérêts | 22 99 |
| TOTAL DES RECETTES | 2.959 50 |

DEPENSES

| | |
|---|---------|
| Insertion d'un article illustré sur Vienne dans le Guide du Syndicat d'Initiative de Lyon (quittances de 1909 et de 1910) | 900 fr. |
| Banc Touring-Club placé quai Riondet | 40 » |
| Frais de l'Assemblée de 1910 (partiels) | 37 50 |
| Dépenses pour le Guide <i>Vienne et ses environs</i> | 350 » |
| Bulletin de la Société | 154 80 |
| Frais d'administration, d'imprimés, de publicité..... | 130 20 |
| Droits de garde de titres, timbres, etc. | 2 85 |

TOTAL DES DÉPENSES 1.615 35

| | |
|----------------|----------|
| Recettes | 2.959 50 |
| Dépenses | 1.615 35 |

SOLDE EN CAISSE AU 31 DÉCEMBRE 1910..... 1.344 15

Pour apurer l'exercice 1910, il nous reste à payer environ 985 fr. de notes diverses et à encaisser environ 915 fr. de cotisations, plus 85 fr. 10 provenant de la vente du *Guide*, soit un millier de francs. Dépenses et recettes arriérées s'équilibrant, le solde au 31 décembre 1910 apparaît libre de charges.

Rappelons en terminant que vous disposez d'une réserve de titres représentant 1.147 fr. 50 aux cours actuels de la Bourse.

Nous avons l'honneur de soumettre ces comptes à votre approbation.

L'Assemblée approuve à l'unanimité les comptes présentés, en remerciant le trésorier de la *Société des Amis de Vienne* pour les bons soins donnés à la gestion de ses finances.

M. Ronjat, président, expose la situation morale de la Société et donne la parole au conférencier.

ALLOCUTION DU PRESIDENT

Mesdames, Messieurs,

Ma fonction m'oblige à retarder de quelques instants le plaisir que vous aurez à entendre notre sympathique conférencier pour vous présenter quelques observations sur nos travaux pendant l'année écoulée.

Notre propagande pour attirer à Vienne un nombre toujours croissant de visiteurs, propagande dont notre moyen principal est l'insertion d'un article illustré sur Vienne dans le Guide publié chaque année par le *Syndicat d'Initiative de Lyon*, a été fort heureusement secondée par la Compagnie des chemins de fer P.-L.-M. Depuis l'été de 1910, dans toutes les gares importantes du réseau sont apposées des affiches indiquant des villes ou des régions intéressantes à visiter et les Sociétés auxquelles on peut s'adresser pour obtenir des renseignements : notre ville et notre Société y figurent en bonne place.

M. Baedeker, de Leipzig, vient de publier la neuvième édition de son excellent guide du *Sud-Est de la France*. Il a bien voulu communiquer les épreuves du texte concernant Vienne (3 pages 1/2, avec plan) à votre Bureau, qui lui a indiqué diverses rectifications et adjonctions dont il a été tenu compte avec beaucoup de bonne grâce.

L'afflux des touristes vers notre ville paraît devoir récompenser nos efforts. Je puis cette année vous donner à ce sujet des renseignements positifs. Le pointage des visiteurs du Musée lapidaire nous fournit pour la première fois une comparaison portant sur deux années. En ne considérant que les visiteurs individuels (le compte des sociétés qui visitent le Musée ne peut être fait avec précision), nous trouvons pour 1909 1.764 personnes, et pour 1910 2.304, ce qui représente, malgré une saison peu favorable, une augmentation de 540, soit près d'un tiers. Les dimanches et fêtes sont naturellement les jours de plus grande fréquentation ; quant aux résultats par mois, ils sont assez variables : voici les chiffres de 1909 suivis de ceux de 1910 : janvier 18—60, février 55—52, mars 75—234, avril 133—126, mai 283—306, juin 127—101, juillet 227—267, août 203—449, septembre 287—328, octobre 139—217, novembre 134—95, décembre 83—79.

Comme le compte-rendu financier vient de vous le faire connaître, nous avons placé un banc modèle T C F sur le quai Riondet, en vue du magnifique panorama rhodanien dont le Mont-Pilat forme le motif principal à l'arrière-plan. Nous serons extrêmement reconnaissant à ceux de nos sociétaires qui voudront bien nous suggérer des améliorations analogues et d'une manière générale toutes proposi-

tions tendant à développer l'œuvre entreprise par notre Société.

A la suite de douloureuses circonstances de famille, pour lesquelles je lui renouvelle ici le témoignage de notre bien cordiale sympathie, notre dévoué trésorier M. Benoist a demandé son transfert à un poste moins éloigné de ceux des siens que le destin a conservés à son affection. Nommé directeur de l'agence de la Société Générale à Chambéry, M. Benoist, tout en voulant rester membre de notre Société, marque d'intérêt à laquelle nous sommes très sensibles, nous a remis sa démission d'administrateur et de trésorier. Usant des pouvoirs qui lui sont conférés par l'art. 4 de nos statuts, votre Conseil d'administration a élu à sa place M. Bichon, son successeur à la direction de l'agence de Vienne. Vous venez de voir avec quel zèle notre nouveau trésorier s'acquitte de son office. Il a voulu nous remercier de l'y avoir appelé ; je serai votre interprète à tous en renversant la proposition pour le remercier d'avoir accepté cette charge et d'inaugurer ses fonctions en manifestant des sentiments de Viennois adoptif dont l'expression élégante et chaleureuse nous est allée droit au cœur.

Je vous rappelle qu'en vertu de nos statuts la nomination de M. Bichon est soumise à la ratification de l'Assemblée générale que nous tenons ce soir. Vous avez en outre à remplacer ou réélire cinq administrateurs sortant de charge cette année, et à pourvoir par un second tour de scrutin à la vacance d'un septième siège pour lequel au premier tour, l'année dernière, aucun nom n'avait réuni la majorité absolue. Sans prétendre influencer votre libre choix entre des personnalités également sympathiques, je me permets de vous rappeler que l'administrateur à remplacer représentait dans votre Conseil l'industrie drapière ; vous voudrez sans doute désigner pour ce siège vacant un autre représentant de cette industrie dont l'histoire est depuis un siècle et demi l'histoire même du développement de notre ville, et dont les chefs ont toujours donné à notre Société, depuis sa fondation, un bienveillant et généreux concours.

Vous aurez sans doute remarqué, dans les comptes de notre trésorier, une légère augmentation sur l'année précédente au chapitre des frais d'administration, et d'autre part l'importance de notre solde créditeur. L'augmentation est due à la circulaire que nous vous avons envoyée pour expliquer les conditions d'une restauration partielle de la cathédrale Saint-Maurice ; l'importance du solde créditeur nous permettra de contribuer utilement à la dépense. Mais ce que la Société pourra souscrire corporativement n'est qu'une faible partie de la somme nécessaire pour compléter les crédits accordés par l'Etat, le département de l'Isère et la ville de Vienne. Nous vous prions donc de faire bon accueil et généreuse réponse aux quêteurs qui viendront solliciter les concours individuels nécessaires à

cette entreprise si utile à tous égards pour le bien de la cité. Nous avons déjà quelques centaines de francs en caisse et quelques milliers — oh ! bien peu — promis. Il en faut beaucoup encore ; n'oubliez pas que plus vous donnerez, plus l'Etat, le département et la ville donneront de leur côté, comme ils s'y sont engagés ; si notre appel est entendu comme nous le désirons, cette année pourront commencer des travaux qui se poursuivront au moins jusqu'à réfection des parties de notre cathédrale qui menacent ruine et remise en valeur de toute une décoration intérieure dont en l'état actuel on ne peut que soupçonner la beauté.

J'accomplirai maintenant un agréable devoir de reconnaissance en remerciant notre éminent ami M. Marcel Reymond, président du Comité de patronage des étudiants étrangers de l'Université de Grenoble, de l'inépuisable propagande qu'il fait pour notre cause en donnant à Vienne une place d'honneur dans son cours à l'Université sur l'histoire de l'art en Dauphiné, dans ses conférences de Marseille et de plusieurs villes allemandes sur le Dauphiné artistique et pittoresque.

Enfin, j'ai plaisir à vous annoncer la fondation prochaine, sous le titre de *Vienne-Excursions*, d'une société qui se propose de diriger, chaque quinzaine, une excursion aux environs plus ou moins rapprochés de notre ville. Cette société, qui se composera principalement d'éléments jeunes, actifs, ingambes, aidera précieusement la nôtre en lui indiquant à l'occasion diverses améliorations possibles à des voies d'accès, poteaux indicateurs, bancs de repos, etc., dont elle pourra ensuite surveiller l'entretien grâce à ses fréquentes visites aux sites qu'elle nous aura signalés comme particulièrement dignes d'attention. Nous saluerons donc la naissance de *Vienne-Excursions* avec une cordialité toute fraternelle.

Mesdames, Messieurs,

Un proverbe prétend que *nul n'est prophète en son pays*. Nous avons jusqu'ici, pour la conférence qui est de tradition à nos assemblées générales, fait appel à des orateurs étrangers à notre ville. Leur talent et leur bonne grâce ont assuré le succès de nos précédentes réunions. Mais proverbe n'est point loi infrangible, et ce soir nous allons entendre un conférencier viennois. Il fera sûrement mentir le proverbe. Ou plutôt, le proverbe ne s'applique pas ici, car un prophète est par définition celui qui annonce l'avenir, et M. Bouvier se propose d'évoquer le passé. Peu d'entre nous connaissent aussi bien que lui ce passé glorieux entre tous. M'excusant encore d'avoir si longtemps retenu votre bienveillante attention, je vous laisse tout au plaisir d'entendre un orateur trop favorablement connu de vous tous pour qu'une plus longue présentation soit utile.

CONFERENCE DE M. J. BOUVIER

VIENNE COLONIE ROMAINE

MESDAMES, MESSIEURS,

L'antiquité romaine n'est point, comme d'aucuns semblent le croire, un domaine réservé aux investigations des collectionneurs de vieilles monnaies ou des commentateurs d'inscriptions : elle est devenue, de nos jours, un domaine ouvert au grand public. Les voies d'accès en ont été singulièrement facilitées par les ouvrages si attachants, et dès maintenant classiques, de Gaston Boissier et de Camille Jullian. Et il est à peine besoin de rappeler que nous possédons, à Vienne, les travaux et les recherches d'archéologues et d'épigraphistes tels que Delorme et Allmer.

Tous, plus ou moins, nous avons fait quelques incursions sur leur domaine : comment s'en priver quand on habite une ville chargée d'autant de souvenirs ? C'est en me confiant à des guides aussi sûrs, aussi experts que ceux que je viens de citer que j'ai tenté une exploration des âges lointains de Vienne. J'en apporte, très simplement, les résultats à notre Société.

Je me ferai aider d'un certain nombre de projections pour la facilité du commentaire. Et ici, une explication s'impose. Personne, j'imagine, ne s'attendra à voir paraître sur la toile ces grands effets de reconstitution architecturale d'où la fantaisie n'est pas toujours absente. C'est à l'aide des restes de nos monuments, à l'aide de quelques uns des objets exhumés du sol, objets souvent bien mutilés, et conservés soit ici, soit

dans des collections étrangères, c'est à l'aide de plusieurs des édifices similaires du midi gallo-romain de la France, — en un mot c'est à l'aide de véritables documents de pierre, de marbre ou de bronze, photographiés avec soin (1), que nous allons essayer de nous donner une idée de ce que fut Vienne antique.

*
* *

Il y aura bientôt dix-neuf siècles (vers l'an 40 après J.-C.) que Vienne, déjà colonie latine depuis Auguste et peut-être même depuis Jules César dont elle porte du reste le nom COLONIA JULIA VIENNENSIVM, fut admise au plein droit de cité romaine. Diverses raisons autorisent même à croire qu'elle a joui dès le début de ce droit intégral, droit dont elle aurait été privée à l'occasion des événements qui marquèrent la fondation de Lyon, et qu'elle aurait recouvré dans la suite, — mais ce sont là questions délicates, dans le détail desquelles nous ne saurions entrer...

Ce titre de « colonie » est attribué à Vienne dans un nombre considérable de documents officiels, au premier rang desquels il convient de mettre les fameuses Tables Claudiennes, conservées au musée de Lyon.

Je ne prétends point définir d'un mot ce qu'était une colonie romaine ; la notion s'en dégagera peut-être suffisamment de la suite de ces explications. Mais ce qui ressortira nettement de l'étude nécessairement sommaire que nous allons entreprendre, c'est la notion d'une prééminence de Rome sur sa conquête, et au lendemain même de sa conquête : prééminence assurée moins par la force des armes que par la pénétration intime des forces civilisatrices. Comme cette idée domine au surplus toute l'histoire de la Gaule devenue romaine, autant

(1) De vifs remerciements sont dus à toutes les personnes qui ont bien voulu autoriser la reproduction de leurs clichés photographiques pour les projections. — Ces remerciements iront, en particulier, à M. Paul Bresse, qui s'est mis à la disposition des « Amis de Vienne » avec une complaisance extrême, et a bien voulu tirer, en vue de cette conférence, quelques superbes épreuves.

dire que nous allons la vérifier sur place, avec un exemple pris chez nous. — Est-ce que l'histoire ancienne de cette ville ne forme pas, en effet, un des chapitres les plus suggestifs, les plus complets, les plus synthétiques de l'histoire de la Gaule romaine?

*
**

Commençons par jeter un coup d'œil d'ensemble sur le sol de la « Cité » de Vienne, plus vaste qu'on ne pense, et, pour cela, montons sur le belvédère constitué par le coteau de Pipet, — l'ancien *oppidum* gallo-romain, — que nous voyons ici par derrière, et sur lequel nous allons supposer que nous sommes placés.

☞ PROJECTION : *Vue de la Citadelle romaine, prise de Sainte-Blandine*

De ce belvédère, presque aussi loin que s'étende le regard, c'est la « colonie » de Vienne.

D'un côté, elle s'arrête aux ondulations du Pilat ; du côté opposé, au pied de la masse neigeuse du Mont-Blanc. Si nous ajoutons qu'au nord le sol en est délimité, à peu de chose près, par le Rhône (dans son cours de Genève à Lyon), et au sud par la rivière de l'Isère, nous aurons une idée assez juste de ce vaste territoire, qui répond du reste sensiblement à celui de la nation celtique des Allobroges.

Tous ceux qui, sous la domination romaine, naquirent sur ce territoire, que ce fût ici même à Vienne, ou dans toute autre localité de la colonie : à Genève, à Chambéry, à Aix-les-Bains, à Grenoble... qui en dépendaient alors, tous ceux-là portent dans les inscriptions le titre de Viennois : *Viennenses*. — Ils étaient les citoyens d'une même grande commune, vaste et puissante. Je cite ici le mot d'Allmer, qui exprime bien l'idée.

Il est manifeste que notre commentaire de ce soir va se restreindre principalement à Vienne, considéré comme chef-lieu de la colonie, comme agglomération urbaine, et embrassant, outre le territoire de la ville actuelle, une portion notable de

la plaine de Sainte-Colombe et de Saint-Romain-en-Gal, où étaient de luxueuses habitations de plaisance. Mais je ne veux nullement m'interdire d'emprunter quelques détails typiques aux autres localités : ce sera mieux correspondre à l'idée que les Romains se faisaient de ces pays soumis à leur autorité, et auxquels le chef-lieu prêtait son nom.

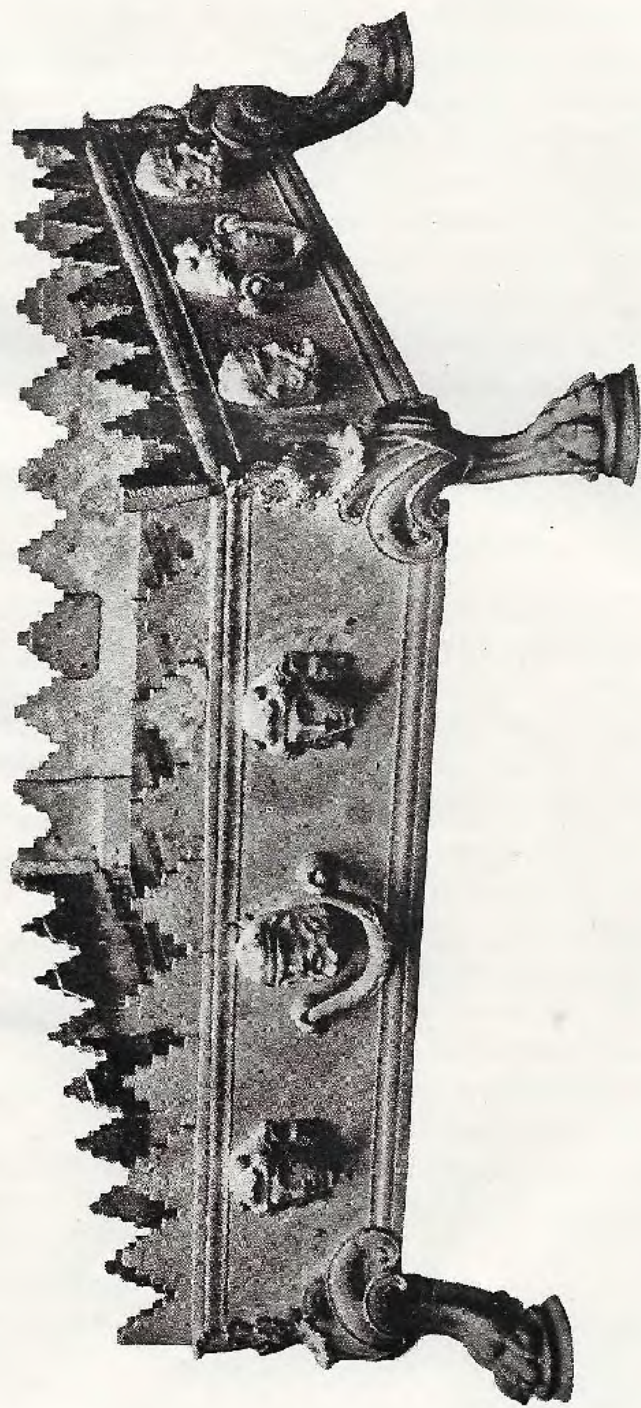
☁ *PROJECTION : Vue de la Citadelle romaine, prise de Beaumur*

Du haut de ce lieu, sorte d'acropole de la ville antique, et dont le sommet est beaucoup plus une masse artificielle, faite d'énormes substructions, qu'une colline rocheuse (nous en avons la preuve par cette vue prise de Beaumur), les Romains peuvent surveiller la ville, et le cours du Rhône, et les voies d'accès. C'est leur poste d'observation et le point central de la défense.

Tout autour de la ville, sur une longueur de près de six kilomètres, règne une muraille de circonvallation qui fut édifée, ainsi que l'atteste une inscription récemment interprétée, sous l'empereur Auguste ; cette muraille est épaulée de distance en distance par des tours : on n'en comptait pas moins de 52.

☁ *PROJECTION : Vue de la Citadelle, avec, dans le lointain, les ruines de la Bâtie*

Ces fortifications partaient d'un point situé au pied du rocher de la Bâtie, et, après avoir contourné le Mont Salomont, elles continuaient à franchir nos hautes collines, après de brusques descentes dans les vallées qui les séparent, pour aboutir au sud, à peu près à l'emplacement actuel de la Garc. Leur tracé a été patiemment relevé, au XVIII^e siècle, par Schneider, ce Germain épris de culture latine, qui, se rendant à Rome, et trouvant à Vienne une Rome en petit, moins connue, en fit le terme de son voyage et s'y fixa pour le reste de sa vie. — Il nous suffira de noter, à la suite de M. Camille Jullian, que Vienne, comme la plupart des grandes villes de la vallée du Rhône, placées sur des routes stratégiques, au passage des troupes, faisait partie de la première



FOCULUS (BRONZE)
Musée de Lyon



grande ligne de protection contre les invasions germaniques, la seconde ligne, celle plus près de la frontière, étant constituée par les villes fortes du Rhin. Ce n'est pas contre les Gaulois et leurs velléités de résistance qu'on avait surtout à se défendre, — nous verrons dans un instant combien facile fut la soumission de la Gaule, — le danger était ailleurs, et c'est contre les redoutables incursions des barbares que les Romains, justement prévoyants de l'avenir, se prémunissaient.

Des hauteurs d'où nous venons de jeter ce coup d'œil d'ensemble, « descendons maintenant au Forum », c'est l'expression romaine même. Il nous est permis de l'employer au chef-lieu de la colonie, comme on le faisait à la métropole.

Pour cela, nous empruntons, au ^{XX}^e siècle, les voies plus que modestes qui s'appellent la rue Pipet, la rue de la Charité et la rue de l'Hôpital.

☞ *PROJECTION : Les terrassements de la vieille ville, vue prise de la Bâtie (d'après une gravure).*

Les siècles, avec leurs démolitions successives, ont fait de ce chemin un plan incliné, alors qu'autrefois régnait là une succession de vastes terrasses, sans régularité architecturale, et qui servaient d'assiette aux monuments divers de la haute ville.

Cette vue, dessinée vers 1830 et prise des rochers de la Bâtie, donne quelque idée de la configuration générale de la ville, depuis le faite de la citadelle jusqu'à la Gère, avec la série de massifs contreforts, en forme de puits semi-circulaires, qui épaulaient tout ce sol mouvant et permettaient l'établissement de ces terrasses successives.

☞ *PROJECTION : Parements extérieurs de l'escalier monumental existant près du portique du Forum*

Nous voyons ici un fragment, assez bien conservé, de l'un des murs extérieurs, en grand appareil, de l'escalier monumental par lequel on accédait à l'une de ces terrasses, et qui paraît avoir été l'escalier placé en face du théâtre antique.

Nous continuons notre course et, toujours descendant, nous traversons le majestueux portique qui se trouve tout à côté.

☞ *PROJECTION : Restes du Portique (préssumé) du Forum*

Ce n'est là qu'une portion (de peu d'importance par rapport à l'ensemble primitif) de la succession de portiques qui, croit-on, bordaient le Forum : les restes que nous en voyons sont à demi enterrés dans le sol. Ces portiques se dressaient non loin du monument que nous allons maintenant contempler.

Il est digne de retenir toute notre attention, car, de sa masse noble et élégante, il dominait le peuple qui circulait à ses pieds et symbolisait en même temps la vie politique de ce peuple.

Nous ne comprendrons bien l'époque romaine que quand nous nous serons arrêtés un long instant devant le Temple d'Auguste et de Livie.

☞ *PROJECTION : Le Temple d'Auguste et de Livie.*

Nous sommes en présence de la manifestation la plus caractéristique de ce qu'on a appelé le « culte augustal », né à la mort de Jules César, et dont Auguste sut si bien profiter, et faire profiter tout à la fois la puissance romaine.

Lisons l'inscription dont les grandes lettres de bronze étaient autrefois scellées sur l'entablement de l'édifice : les trous de scellement permettent de la reconstituer. Sauf meilleure lecture, on a déchiffré jusqu'ici sur la frise les mots : DIVO AUGUSTO OPTIMO MAXIMO et sur l'architrave : ET DIVÆ AUGUSTÆ.

Traduction : Au divin Auguste, très bon, très grand, et à la divine Augusta, c'est-à-dire : à la divine Livie.

Laissons pour un instant Livie, et occupons-nous de la dédicace à Auguste.

Pour en bien saisir toute la portée, plaçons-nous par la pensée à quelques années avant l'ère chrétienne, au moment où Jules César vient de tomber sous le poignard de ses assassins. Rome reconnaissante fait à son dictateur des funérailles grandioses, tragiques et qui se transforment en apothéose : tout un

peuple est là pour acclamer le « génie » de César et lui dresser, sur le Forum romain, un autel comme au *Père de la Patrie*.

De ce jour date la première manifestation de ce qu'on a pu appeler le culte impérial.

Auguste n'eut garde de laisser fléchir l'enthousiasme populaire, et il s'arrangea pour en tirer bénéfice. Mais, comme c'était un politique fort avisé, il ne permit jamais qu'on lui rendît, à Rome même, les honneurs divins : quand un homme veut s'ériger en dieu, il ne doit pas se laisser voir de trop près. A Rome, Auguste permit seulement que son nom fût associé au culte populaire des dieux Lares. Mais ce qu'il ne permit pas à Rome, il le permit très largement en Italie, plus largement encore dans les provinces, c'est-à-dire dans les nations soumises à la domination romaine. Il y autorisa, de son vivant même, des dédicaces à son nom sous la condition cependant que son nom ne fût point séparé de celui de Rome.

☞ PROJECTION : *L'Autel de Rome et d'Auguste, à Lyon*

C'est ainsi, pour en prendre un exemple non loin de nous, et un exemple typique, qu'à Lyon s'éleva, au pied de la ville *gauloise* alors située sur le penchant des hauteurs de la Croix-Rousse, un autel grandiose dont nous voyons ici la reconstitution, d'après les monnaies antiques et d'après certains fragments qui sont restés de cet autel. Devant cet édifice de marbre blanc, d'une grande ampleur de décor, et accosté de deux Victoires colossales en bronze doré (l'ensemble avait près de 60 mètres de largeur), chaque année, au moment des grandes assemblées de tout le peuple gaulois, où il venait discuter et soutenir ses intérêts, les 64 nations des Trois Gaules (l'Aquitaine, la Belgique et la Celtique) — c'est-à-dire la France entière, moins la province Narbonnaise précédemment acquise au nom romain, — les 64 nations des Trois Gaules venaient, par leurs délégués, faire acte de soumission et de fidélité à la force de Rome, et à Auguste, son souverain représentant : ROMÆ ET AUGUSTO.

☞ PROJECTION : *Le Temple d'Auguste et de Livie (vu de face).*

A Lyon, ainsi que vous l'avez vu, la dédicace à Auguste ne porte aucun qualificatif. A Vienne, on a lu un mot de plus, et ce mot est d'une singulière signification : « Au *divin* Auguste ». C'est qu'au moment de l'érection de notre temple, Auguste est mort, et que le Sénat a décrété pour lui l'apothéose qui le place, officiellement cette fois, au rang des dieux.

On croit, pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici ce soir, que la dédicace de notre temple doit dater des premières années du règne de l'empereur Claude, et peut être fixée à peu près, comme date extrême, en l'an 43, soit un demi-siècle après le début de l'ère chrétienne.

Un temple à Auguste, c'est-à-dire à un homme, — et à un homme connu de l'univers pour avoir subi toutes les misères et toutes les défaillances des pauvres mortels, — un temple desservi par un collège sacerdotal de flamines, voilà qui est fait pour dérouter toutes nos idées modernes... Et, de plus, on reste en quelque sorte stupéfait en voyant le peuple gaulois se donner si vite à son vainqueur. Et la grande lutte suprême, menée par Vercingétorix, nous revient instinctivement à l'esprit....

Ne soyons cependant pas trop surpris de cette dédicace. Rappelons-nous tout d'abord que nous sommes à Vienne en terre Narbonnaise, c'est à dire dans une province acquise au nom romain depuis déjà près d'un siècle et demi au moment de l'érection du temple. Rappelons-nous encore que, même pour le reste de la Gaule, l'assimilation, dont nous retrouverons dans un instant des traces indéniables, se fit très promptement, témoin l'autel de Lyon que nous venons de voir et qui fut érigé peu après la conquête par Jules César. Après la révolte finale, après le sacrifice admirable de Vercingétorix, l'honneur du grand peuple celtique était sauf, et il ne crut pas faire acte de déchéance en reconnaissant, de bonne grâce en quelque sorte, la prééminence d'un vainqueur qui offrit du reste sans tarder au vaincu le partage de ses droits : l'expression est d'un Gaulois du IV^e siècle. — Une page de Gaston Boissier va mettre en pleine lumière cet état d'esprit :

«... Rien n'avait plus frappé le monde que la puissance romaine. Les peuples disposés à voir toujours la main de Dieu dans le succès et qui, « à toutes les heures et dans tous les lieux, invoquaient alors la fortune comme par un concert unanime », devaient être frappés d'une sorte de terreur superstitieuse en présence d'une si longue suite de victoires et devant la conquête de l'univers. D'ailleurs, ce pouvoir irrésistible était en même temps un gouvernement tutélaire. Après avoir conquis le monde, il le maintenait en paix. Il avait pris l'Occident barbare et l'avait civilisé, il lui donnait le bien-être et l'aisance ; il arrêtait ce flot d'ennemis que par moments on entendait gronder derrière le Rhin. Est-il surprenant que la reconnaissance des peuples l'ait pris pour une des formes de la Providence et l'ait adoré sous ce nom ? ». (GASTON BOISSIER : *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, I. p. 155).

Et c'est bien ainsi qu'il faut comprendre la dédicace de notre temple :

A l'empereur de Rome, glorifié dans la personne d'Auguste !
A l'empereur de Rome qui maintient la paix et la sécurité du monde !

✻ PROJECTION : Tête d'Auguste (marbre)

Nous voyons sur la toile une très belle tête d'Auguste couronné, trouvée au pied du mont Sainte-Blandine ; elle est conservée ici au Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie. Un moulage de cette tête vient d'être fait, il y a quelques mois, pour le Musée national de St-Germain.

Telles étaient donc, Messieurs, les conditions de garantie d'un côté, de déférence respectueuse de l'autre, qui existaient entre l'empire de Rome et la Gaule. Le culte impérial en est la manifestation la plus éclatante. Il subsista dans tout l'empire romain même après la reconnaissance officielle du christianisme : Constantin n'y fit aucune opposition, prenant soin seulement de stipuler qu'aucune cérémonie d'un caractère superstitieux n'eût lieu dans les temples, mais la dédicace à l'empereur se faisait tout de même, et c'était là le signe le plus

certain du loyalisme de la Gaule soumise, et fidèle dans sa soumission.

☞ PROJECTION : *Auguste et Livie (médaillon)*

Jusqu'ici, j'ai beaucoup parlé d'Auguste. N'oublions point Livie, à laquelle est affectée la seconde ligne de l'inscription dédicatoire, — ajoutée probablement quelque temps après la première. Je vais, Mesdames, vous montrer son image, d'après un jaspe gravé. L'original de cette pierre fine n'est pas sensiblement plus large que l'ongle du pouce : nous avons dû agrandir un peu l'objet pour le rendre bien visible.

Livie était une femme singulièrement intelligente et qui passait pour s'embarrasser peu de scrupules. Le débonnaire Auguste, dit-on, n'agissait guère sans prendre conseil de sa femme. Elle participait ainsi à toute sa politique — et c'était le plus souvent sans qu'il y parût... C'est ainsi que, comme acte de politique suprême — on peut même dire posthume — elle arriva à être associée aux honneurs divins rendus à son époux. Vous la voyez sur l'écran. Auguste est en plein relief dans le médaillon, avec un menton volontaire. C'est le personnage principal, mais on peut présumer que celle qui est à ses côtés, intentionnellement un peu effacée, avait bien aussi son caractère dominateur.

☞ PROJECTION : *La Maison Carrée, à Nîmes*

Notre temple a pu traverser les âges. Bien que singulièrement mutilé, il est encore debout, aussi beau dans sa suprême élégance, mais moins bien conservé que la Maison Carrée de Nîmes, que nous voyons ici, et qui était un temple dédié aux fils adoptifs d'Auguste : toujours une manifestation du culte rendu à la maison impériale.

Bien que fort ressemblants à première vue, les deux édifices ne se peuvent guère comparer, parce que leur système de construction est assez différent. On croit généralement la *Maison Carrée* beaucoup plus grande que le temple de Vienne : c'est le contraire qui est vrai : elle a près d'un mètre de moins en longueur. Mais les proportions générales sont conçues diffé-

remment, la « cella » de Nîmes est comprise en partie dans l'entre-colonnement, et les colonnes sont plus sveltes et d'ailleurs plus rapprochées qu'à Vienne.

La vieille province Narbonnaise, c'est-à-dire le midi de la France a le privilège d'avoir conservé deux temples antiques de toute beauté, les seuls qui, si je ne me trompe, aient subsisté en Europe, en dehors de l'Italie. — N'essayons pas d'instituer un parallèle entre eux : notre patriotisme local est trop engagé dans la question. Constatons seulement que, parfois, dans les belles journées d'été, nous avons des jeux de lumière merveilleux dans la colonnade, précisément à raison de cet isolement de la *cella*. Ce qui manque surtout à notre temple, c'est un peu plus d'espace pour le faire valoir : c'est aussi la patine dorée du temple du Midi, qui habite sous un ciel sans brouillards.

☁ PROJECTION : *Le Temple d'Auguste et de Livie au milieu du XIX^e siècle (d'après une gravure)*

Si notre temple de Vienne a pu traverser les âges et nous donne encore, en dépit de certaines déficiences de restauration, cette impressionnante vision antique, c'est qu'il a été, pendant une longue suite de siècles, affecté à la religion chrétienne. La Vierge Marie y fut honorée pendant tout le moyen âge et le Temple d'Auguste et de Livie devint l'église de Notre-Dame la Vie, autrement dit la Vieille. Pour en faire une église suffisamment vaste, on avait comblé les entre-colonnements et, par là même, soutenu l'édifice.

Le voici, dans la première moitié du siècle passé, tel que l'a vu le baron Taylor, visitant la France vers 1850 et qu'il l'a fait reproduire dans les illustrations de son livre.

☁ PROJECTION : *L'intérieur du Temple d'Auguste et de Livie, d'après une gravure*

Et voici, à cette même époque, l'intérieur de notre temple. Il avait cessé, depuis la Révolution, d'être une église, et il contenait alors le Musée Lapidaire.

Vers la fin de cette conférence, nous retrouverons quel-

ques uns des très intéressants fragments que renferme cette collection qui, après des vicissitudes diverses, est aujourd'hui en partie au Musée Lapidaire et en partie au Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie. Cette collection avait subi, en 1854, alors qu'elle se trouvait à l'Hôtel-de-Ville, un effroyable incendie. Cet incendie dégrada un grand nombre de nos chefs d'œuvre et même en anéantit quelques uns, notamment le groupe des « *Enfants à la Colombe* » dont il ne subsiste plus aujourd'hui que des reproductions.

*
**

Au pied du temple et sur le forum s'agite toute une foule mêlée d'éléments divers. Ce sont des riches et des pauvres, des hommes libres et des esclaves, des Romains de Rome et des Allobroges romanisés. Je dis : des Romains de Rome, car il semble tout à fait improbable que notre colonie n'ait été qu'une colonie « honoraire ». Il dut y avoir ici, comme dans plusieurs villes de la vallée du Rhône, une immigration d'authentiques Romains. Vienne ne se serait point élevée au degré de richesse et de magnificence dont nous retrouverons dans un instant d'importants vestiges, si elle n'avait eu des initiateurs immédiats pour lui apporter les mœurs, les usages, les arts de la métropole.

Nous laisserons pour un instant les projections, et nous allons nous demander quelle est la vie de ce peuple.

Vie politique d'abord, et sur ce point je devrai être très bref, à raison du temps dont je dispose.

Vienne vit sous la domination romaine depuis un siècle avant l'ère chrétienne, et l'incorporation dans le nom romain s'est encore accentuée à l'époque de la création de la colonie, mais il ne faudrait pas croire que le régime appliqué à Vienne en ait été moins libéral. Ayant obtenu, semble-t-il, à cette époque, le « droit latin », Vienne jouit incontestablement, sous Caligula, du droit intégral de cité romaine. Les avantages lui en sont assurés par la « loi de la colonie », *lex colonica*, c'est-à-dire par la constitution que Rome lui a donnée. Nous ne



VASE D'ARGENT, DIT DES QUATRE SAISONS
British Museum

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

possédons pas le texte même de cette loi, mais de nombreuses inscriptions en font présupposer ici l'existence.

En trois mots, Vienne est régie par des *duumvirs* qui ont la charge de la justice et l'administration des finances : leur rôle de surveillance générale fut marqué, sous Trajan, par un épisode fort intéressant que nous aimerons à retrouver dans la suite de cette conférence. Deux *édiles* président à ses marchés et à l'entretien de ses monuments. Et les personnages de la cité les plus honorables, — les plus riches aussi, — sont groupés en un Sénat de cent membres, la *Curie* : on les appelle les *décurions*, et ils ont le droit de porter à leur toge l'ornement de pourpre qui est l'insigne de leur dignité. Mais les honneurs qui leur sont rendus, ils les paieront cher deux ou trois siècles plus tard, car, à l'époque de la décadence, ce sont eux qui auront la charge, sur leurs biens personnels, de la rentrée des impôts.

Toute une foule bariolée et mêlée de Gaulois, de Romains, et aussi, dans une large mesure, d'Orientaux, obéit docilement à cette administration imposée par Rome.

Que savons-nous? — que pouvons-nous savoir de la vie privée de toute cette foule qui circule quotidiennement sur le forum? — Quelles étaient ses habitudes? Et quelle était sa mentalité?

Il n'est guère que l'épigraphie pour nous donner quelques indications sur le caractère des populations anciennes de Vienne. Consultons-la. Si on ouvre les volumineux répertoires d'Allmer, ce véritable chef d'œuvre de patience érudite, où d'abondants commentaires, fort suggestifs, succèdent à de brefs relevés d'inscriptions, — ou simplement si on se contente de parcourir avec quelque attention notre remarquable musée lapidaire, on ne tarde guère à y recueillir une double impression que je vais essayer de traduire.

On est tout d'abord frappé, dans les inscriptions, par le nombre considérable d'épithètes laudatives qu'elles renferment : *très cher, bien méritant, excellent, très doux*, tels sont les adjectifs qui reviennent à tout propos.

Il n'y a point d'autre raison à ce débordement de louanges que l'extrême puissance des liens de famille dans l'antiquité : ils étaient très resserrés et donnaient lieu, on l'a dit justement, à une sorte de religion du foyer, empreinte de solidarité et d'intimité profonde.

Il n'est pas jusqu'à l'alliance qui n'ait créé des obligations fort étroites, et même quelque peu absorbantes. Je doute qu'on rencontre aujourd'hui dans aucune nécropole française une épitaphe destinée à faire passer à la postérité les vertus d'un gendre... Cette inscription, nous la possédons dans les fastes lapidaires de Vienne.

D. M.

PALLADIO

POLITICE SOCERA

GENERO PIENTISSIMO

P. C.

« Aux Dieux Mânes ! — A Palladius ! — Politice, sa belle-mère, a élevé ce tombeau à son gendre très respectueux ».

Croyons bien que, pour autant, nos pères, nos mères d'il y a vingt siècles n'étaient point des « perfections » sans réserve, et il ne faut jamais perdre de vue que les formules laudatives ont toujours accompagné la profusion des fleurs et des couronnes sur les tombes...

Il n'en reste pas moins que les liens de famille étaient d'une grande puissance, et l'expression en était parfois d'une tendresse, d'une délicatesse que les lettres à demi effacées de nos inscriptions nous révèlent délicieusement.

Ce sont bien des parents dans la douleur qui, en dédiant une stèle funéraire, retrouvée à St-Romain-en-Gal, à leur pauvre petite fille, morte à sept ans et cinq mois, l'y appellent encore de ses petits noms familiers : Scholastica (l'Ecolière), IAAPH (ce dernier mot en grec), la petite fille très heureuse de vivre, — celle qui rit toujours, comme si, en retrouvant sur la pierre ces appellations, ils sentaient encore cette joie de leur vie folâtrer auprès d'eux.

C'est bien un jeune homme au cœur large et reconnaissant

que ce Sextus Masvinnius Verinus, un autre Viennois, qui, ayant perdu ses parents à la fleur de l'âge, avait reçu les soins d'un tuteur qui l'avait traité comme son propre fils. — Vêrinus voulait que l'image de son bienfaiteur, sous la forme d'un buste placé dans son cabinet de travail, ne quittât pas ses yeux.

Et non loin de nous, à Nîmes, ce sont bien des survivants dans la désolation, peut-être un père ou une mère, peut-être un époux (car il n'existe aucune dédicace extérieure) qui, en enfermant sous la pierre l'urne cinéraire d'une jeune femme, y avaient joint, pour qu'elle n'en fût pas séparée dans la vie continuée de la tombe, et son joli petit métier à broder en ivoire et de charmants bijoux d'ambre rose...

Enfin, Messieurs, vous serez unanimes à convenir que l'heureux naturel des femmes du pays de Vienne ne s'est en rien modifié depuis bientôt vingt siècles, quand nous aurons lu ensemble une épitaphe qui est gravée sur un cippe funéraire conservé à Lyon, au Palais des Arts :

« Aux Dieux Mânes et à la mémoire éternelle de Connia Lucina, femme très vertueuse et incomparable, originaire de la cité de Vienne, Titus Veratius Taurus, du pays des Trévères (*Trévires*) à son épouse chérie et très regrettée, qui a vécu avec lui 16 ans 4 mois et 11 jours, sans lui avoir jamais causé aucune affliction.... ».

Ces traits divers, — et on en pourrait citer tant d'autres, — ne constituent-ils par la preuve la plus vivante de la douceur des mœurs gallo-romaines? La foi conjugale exactement observée, les liens de famille en souverain honneur, l'amitié louée et célébrée délicatement comme le charme suprême de la vie, voilà ce que les écrivains de l'époque nous disent de la Gaule romanisée, et nos inscriptions de Vienne ne les démentent en rien.

Sans vouloir se faire le moins du monde le panégyriste du monde antique, il est permis d'estimer que nos pères les Gallo-Romains n'étaient point dépourvus de quelques bons sentiments. Et sans doute faut-il perdre l'habitude de juger toute l'antiquité gallo-romaine sur la corruption des hommes d'état

et des empereurs de la décadence, et surtout sur le fait brutal de l'esclavage. L'on sait assez que la rigueur des lois romaines avait dans la pratique de larges atténuations et que, notamment, sous les efforts répétés d'une philosophie généreuse et surtout du christianisme naissant, (nous allons le retrouver établi à Vienne dès le second siècle), le cercle étroit de la famille s'élargissait peu à peu, et que plus de douceur, plus de fraternité se glissaient dans les rapports des hommes. Nous en avons une preuve ici même ; les inscriptions qui relatent des affranchissements d'esclaves, plus que cela, l'accèsion des affranchis à la famille même de leur ancien maître, sont très nombreuses dans la colonie de Vienne.

Ne nous semble-t-il pas voir se lever sur le monde antique l'aurore même de la liberté, quand nous lisons des inscriptions comme la suivante, gravée sur le mausolée de Valérius Symphorius :

« Aux Dieux Mânes de Caius Valérius Symphorius, et à Valéria Threpte, son épouse, ainsi qu'à leurs affranchis et à leurs affranchies, et, à tout jamais, aux descendants de tous ceux-là! ».

*
* *

On a, ai-je dit plus haut, une double impression, en ouvrant le recueil d'Allmer ou en parcourant le Musée Lapidaire.

La seconde impression nous est donnée par le nombre considérable de titres honorifiques dont sont dotés les gens, vivants ou morts. Et, en cela, nous ne nous trouvons plus en présence de formules simplement laudatives, mais bien d'une réalité absolue.

Les Romains, en habiles administrateurs, avaient su assimiler si complètement les Gaulois à leur vie politique, ils leur avaient laissé tant d'initiative dans la gestion de leurs intérêts locaux, que les Gaulois ne connaissaient point de plus grande fierté que de s'élever aux diverses dignités romaines. C'était l'ambition qui hantait tous ces cerveaux celtiques, fascinés en quelque sorte par la majesté du conquérant civilisateur. Il n'était pas jusqu'aux affranchis qui, à peine échap-

pés à l'esclavage et parvenus à la richesse par le commerce et l'industrie, ne tinssent à aspirer à quelque dignité ; une leur était plus spécialement ouverte : celle des « augustaux » au nombre desquels on les voit souvent figurer ; les augustaux étaient ordinairement groupés en corporations de six personnes, d'où le nom de *sévirs augustaux* donné à ces dignitaires : il y en a plus de vingt exemples à Vienne. A ce titre, ces hommes, hier esclaves, aujourd'hui enivrés de leur liberté, tenaient à honneur de participer, eux aussi, aux rites du grand culte impérial que nous décrivions il y a un instant.

Et, comme couronnement de leur carrière honorifique, les Gallo-Romains se faisaient volontiers « statufier ». Il y avait alors (c'est absolument démontré) tout un peuple de statues : c'était un encombrement...

Et nous nous plaignons !

Voulez-vous, Messieurs, contempler l'authentique portrait d'un citoyen de Vienne du III^e siècle, dont on a retrouvé la statue en 1874, dans la Cour de la Manutention ? Ce bronze, fortement verdi, est conservé au musée de la place de Miremont.

Ici je reprends la suite des projections pour ne plus l'interrompre jusqu'à la fin de cette causerie.

❧ PROJECTION : *Pacatianus* (bronze)

Si je vous montre Pacatianus (qui n'est point, vous en pouvez juger, un Adonis...), c'est à titre purement documentaire, et pour vous faire voir la mine satisfaite d'un gallo-romain glorieux de ses titres. Notre compatriote, — son inscription nous le conte longuement, — avait fait partie de ce qu'on pourrait appeler le « Conseil d'Etat-Major » des empereurs. Puis il était revenu finir ses jours dans sa ville natale.

Cela, Messieurs, vous donne quelque idée de l'art gaulois. — Inutile d'insister : l'on sent assez de quelle pâle exécution est un pareil buste auprès des grands modèles grecs et romains.

*
**

Voilà donc nos ancêtres un instant entrevus dans la brume

du passé et tels que leurs inscriptions tumulaires, leurs titres officiels nous les montrent. Nous aimerions singulièrement à les surprendre dans leur vie de chaque jour. Vingt siècles écoulés, avec leurs amoncellements de ruines, ne nous permettent guère de vous montrer une demeure privée. Nous n'avons pas ici, comme à Pompéi, la faculté de soulever le toit des maisons antiques et d'explorer du regard leur contenu, — et ce qui reste des Pénates viennois est enseveli sous des monceaux de terre et débris de marbre : on ne les trouble pas aisément.

Du moins avons-nous pu extraire des décombres deux ou trois objets usuels qui, mieux que tout, vont nous donner quelque idée du luxe de leur vie et du soin avec lequel ils traitaient les moindres objets.

Quand les Gallo-Romains se faisaient couler en bronze, ils s'adressaient commercialement à leurs compatriotes, mais quand ils meublaient leurs maisons, ils étaient plus exigeants et ils voulaient des objets de grand luxe.

☞ PROJECTION : Tête de femme : coffret (ivoire)

Voyons d'abord le très intéressant « écrin à bijoux » d'une dame gallo-romaine.

C'est un tête d'ivoire sculpté, d'art grec, qui a pris, les siècles aidant, la couleur du vieux bois. Si nous la retournions, nous verrions qu'elle possède une rainure permettant de déposer, dans un creux à cet effet ménagé, des bijoux, de menus objets de parure. C'était, à n'en point douter, un de ces objets que l'antiquité désignait d'un nom qui marque bien leur destination : ils faisaient partie du *mundus muliebris*, c'est-à-dire du cabinet de toilette de la femme. On les verrait aujourd'hui volontiers figurer sur une étagère.

☞ PROJECTION : Foculus antique (bronze)

Voici un *foculus*, un « brasero », une cheminée portative, si l'on veut. Le milieu était garni de briques, qui recevaient des charbons incandescents; cela n'empêchait nullement l'usa-

ge de vastes calorifères, dont on a retrouvé des traces dans de nombreuses fouilles...

Ce *foculus*, garni de superbes têtes d'applique, est un des objets les plus renommés du Musée archéologique de Lyon, mais c'est Vienne encore qui l'a fourni : il avait été trouvé par un maçon en 1839; il soutient sans désavantage la comparaison avec un spécimen du même genre trouvé à Pompéi.

☞ PROJECTION : Vase d'argent, dit des Quatre Saisons

Un splendide vase d'argent provenant des ruines d'une maison romaine, et découvert à Revel-Tourdan, en 1842, est conservé à Londres, au British Museum.

La décoration, en relief de faible saillie, représente les quatre Saisons, assises sur des animaux variés.

Sur la face que nous voyons, l'une d'elles, l'Été, est portée par un taureau accroupi : elle tient à la main des épis en gerbe. — L'autre saison, l'Automne, est étendue sur une panthère complaisante : elle tient d'une main un cep de vigne, de l'autre une corbeille d'où débordent des grappes de raisin. Entre ces deux personnages symboliques, un petit Génie affairé, et plein d'allure, va portant sur la tête un plateau chargé de fruits. Une anse mobile, en torsade, paraît bien marquer la destination à des usages domestiques de cet ustensile peu banal.

Ces pièces diverses, vrais bijoux de collections, ornaient, sous la domination romaine, des appartements d'un luxe extrême, dont il ne reste plus que de fort remarquables mosaïques, ainsi que des vestiges de pilastres, de fragments décoratifs, et quelques rares panneaux de peintures à fresque qui rappellent de très près l'art pompéien.

☞ PROJECTION : Tête de l'Océan (mosaïque)

Voici une mosaïque dont le sujet central est l'Océan, avec des pinces de homard sur la tête. Dans les compartiments évoluent des dauphins. — Un sujet analogue existe encore dans la maison Jouffray, rue Vimaine, et ce pavé de mosaïque sert de vestibule à une habitation moderne.

PROJECTION : *L'ivresse de Bacchus* (mosaïque)

Cette autre mosaïque a été découverte à Vienne dans la propriété Contamin : malheureusement pour nous, elle orne aujourd'hui le musée de Lyon. Le sujet central représente « l'ivresse de Bacchus » ; vous pouvez remarquer que sur les 45 compartiments qu'elle renferme, pas un ne ressemble à l'autre : ils sont d'un effet décoratif étonnant. Cette mosaïque a près de 11 mètres de longueur sur 4^m50 de largeur.

Quant à la plaine de Ste-Colombe, on a pu l'appeler « la terre classique des mosaïques » ; il est notoire qu'aucun autre pays en France n'en a autant fourni. — Il me suffira de citer la récente découverte de la superbe mosaïque du « Châtiment de Lycurgue », que nous pouvons admirer au Musée St-Pierre.

On peut juger par là de l'art souverain qui présidait à la confection des meubles, des objets de toilette, à la décoration des appartements. Les artisans, disons mieux les artistes, dont le goût était affiné par les influences de l'art alexandrin, avaient peuplé nos maisons, nos villas de plaisance de ces objets d'art, de ces mosaïques dont l'exécution trahit une main exercée.

*
**

Parlons pendant un instant de ces artisans, et aussi des commerçants de Vienne.

Tout fait supposer qu'il y avait parmi eux des gens fort riches, — tels les dilettantes qui lisaient Martial, — et tous, riches et pauvres, aimaient à se grouper en corporations. Ces corps de métiers servaient leurs intérêts professionnels ; ils les aidaient aussi à se procurer quelques unes des douceurs de la vie collective, comme les gais repas, les sorties en commun.

Si on voulait rapprocher ces sociétés de celles de nos jours, on les pourrait assimiler aux syndicats professionnels, et bien plus encore à ce qui subsiste de nos vieilles sociétés locales, comme les sociétés de vigneron, comme notre vieille société de Saint-Blaise où, ainsi que chacun sait, le banquet traditionnel est chose qui ne se traite pas à la légère...



LE DIEU AU MAILLET (BRONZE)

Musée du Vatican



Parmi les corporations qui ont laissé des traces à Vienne, je ne puis me dispenser de citer les Nautes, ou les bateliers du Rhône. C'étaient de véritables entrepreneurs de transports, qui, tout en ayant à Lyon leur centre de direction, possédaient à Vienne d'importants comptoirs. Les Lyonnais et les Viennois, qui ne s'aimaient point à l'origine, — et pour de bonnes raisons, — mais dont les querelles s'étaient peu à peu apaisées, avaient scellé leur réconciliation, il faut le croire, par un pacte nécessaire : celui de la navigation du Rhône, voie praticable alors presque en toute saison, parce que le régime du fleuve était moins variable qu'aujourd'hui.

☞ *PROJECTION : Partie mise au jour d'une voie antique, au Champ de Mars de Vienne*

Le Rhône est le chemin qui marche. Mais Vienne est aussi desservie par un réseau de routes qu'Allmer a minutieusement décrites, chaussées peu moelleuses sans doute, — nous avons sous les yeux un fragment mis au jour d'une voie qui traverse le Champ de Mars actuel, — mais indestructibles, et sur lesquelles, en bien des pays, le temps n'a pas eu de prise.

Ces voies romaines étaient avant tout des routes stratégiques destinées à faciliter la rapidité des communications et des transports militaires : grâce à elles, César ne met que huit jours pour se rendre de Rome aux bords du Rhône dans sa première campagne contre les Gaulois. Ce caractère de routes stratégiques explique que les Romains n'aient tenu aucun compte des accidents du terrain et de sa déclivité pour les tracer, comme des lignes droites, le long des coteaux et à travers monts et vallées. Telle la voie romaine de Vienne à *Cularo* (Grenoble) qui fut, au sortir de la ville, une vraie « montée de Coupe-Jarret » ; on en retrouve encore des restes.

Les anciennes routes ont parfois laissé des traces persistantes dans les noms de lieux. En voici un exemple local. Éloignons-nous un peu de Vienne : nous sommes à Septème « *Septimus* » : c'est le septième mille romain (*milliarium*, plus tard *milliaris*) sur une des voies qui tendent vers les Alpes ; —

nous sommes à Oytier « *Octavus* » : c'est le huitième mille sur cette route. Eloignons-nous davantage : nous sommes à Diémoz « *Duodecimus* » : c'est le douzième mille (en vieux dialecte franco-provençal : *Dueysmo*, *Dueymo*). On peut faire la vérification sur une carte d'état-major : les distances proportionnelles entre l'emplacement des anciennes bornes milliaires et celui des villages actuels s'y observent curieusement.

Ces routes sont parcourues par des caravanes de marchands, — de même que le Rhône est sillonné par les bateaux des Nautes, — qui, les uns et les autres, importent à Vienne les produits les plus variés de Rome, de l'Italie, de l'Orient, et qui en exportent certains produits locaux très appréciés, au premier rang desquels il convient de mettre le fameux « vin poissé » célébré par Martial, dans les vers que nous connaissons tous : le *picalum*, que l'on transportait dans des outres, d'où la corporation des *utricularii*.

Ce que c'était que ce *vinum picalum*, on ne l'ignore plus aujourd'hui : c'était d'excellent vin naturel dans lequel on mettait, (je le donne bien à deviner), de la poix... Et il n'y a pas à épiloguer sur la recette et à soutenir que la poix romaine avait le délicat parfum de violette du cru de Côte-Rôtie; il n'en reste pas moins que c'était de la poix... Ce qui prouve que tous les goûts sont dans la nature, c'est que les Romains, qui passaient pour avoir le palais singulièrement affiné, appréciaient ce goût-là ! Si quelque gourmet a envie d'élargir le cercle de ses sensations, qu'il essaie : la formule de ces mélanges est tout au long dans COLUMELLE, *De re rusticâ*, livre XII, chapitres 20 et 23. Si vous avez la curiosité de vous reporter à cet auteur, vous verrez qu'on introduisait dans ces mixtures compliquées, entre autres substances, du safran, de la myrrhe, de la cannelle, de l'iris d'Illyrie, et enfin — n'oublions pas l'essentiel — de la poix crue !

☞ PROJECTION : Un coin du Musée lapidaire de Vienne : *dolium*, et amphores variées

Nul ne saura jamais si ce monstrueux *dolium*, de près de

4 mètres de circonférence et qui jauge au moins 12 hectolitres modernes, a jamais été plein de *picatum*, ou de bonne huile d'olive. S'il a contenu du *picatum*, à 1.000 sesterces la « *testa* », la petite amphore, il y en avait là-dedans pour 50.000 francs, peut-être davantage. — C'était un gros commerce que celui des vins. Les inscriptions nous ont conservé la mention d'un certain Maximius Paternus « *negoliator vinarius* », qui était chargé d'honneurs.

Notons aussi la présence à Vienne des *centonarii*, qui fabriquaient (est-ce là l'origine très lointaine de nos fabriques de draps?) du drap très épais, très grossier, dont le principal usage était de servir d'enveloppes, de bâches, et aussi de servir à étouffer le feu dans les commencements d'incendie. Combien de gens seraient étonnés en apprenant qu'on combattait autrefois les flammes beaucoup moins avec de l'eau, — cependant surabondante à Vienne, — qu'avec du drap de la ville !

N'exagérons rien ! Il n'y avait point chez nous que des étoffes grossières. Les inscriptions nous apprennent qu'un certain Vettius Gemellus « *sagarius romanensis* » tenait boutique de sayons « à la romaine ». A Vienne, on se vêtait à la romaine, comme aujourd'hui les snobs s'habillent à la mode de Londres. C'était le dernier cri !... Ce que pouvait bien être un sayon à la romaine, on l'ignore, puisque tout précisément le sayon était le manteau gaulois. — Un sayon à la romaine?... C'était peut-être simplement la toge du vainqueur mise à la disposition du vaincu, qui l'endossait avec fierté !

Nous saisissons là, comme sur le vif, un des exemples les plus caractéristiques de la pénétration romaine.

Il faudrait citer aussi et les artistes de théâtre, et les grammairiens, et les médecins qui paraissaient, ceux-là, d'origine grecque. Mais il faut savoir se borner.

*
* *

Et maintenant que nous avons essayé de surprendre la vie des Gallo-Romains, voyons quelles étaient leurs croyances et à quelles divinités ils demandaient leurs inspirations.

Leurs croyances ! Elles étaient bien vagues ; et d'inspirations élevées, ils n'en recherchaient guère, puisque toute leur religion se bornait à l'exercice des cultes officiels.

☞ PROJECTION : Buste de Neptune (bronze)

Les Romains, au moment de la conquête, avaient apporté avec eux leurs dieux divers qui faisaient en quelque sorte partie de leurs bagages de route. Nous retrouvons ici tout le panthéon. Nombreuses sont les dédicaces à Mars, à Apollon, à Vénus, à Neptune, bref à tous les dieux qui meublent la mémoire de tout collégien. — Nous voyons sur l'écran une fort belle tête de Neptune, trouvée à Vienne en 1840, (aujourd'hui au Musée de Lyon).

Les dieux de l'Olympe grec et du Capitole romain étaient fort bien accueillis par les populations soumises, parce que ces dieux n'étaient en définitive que la représentation des puissances de la nature et des forces de l'intelligence.

Ainsi Mercure avait de nombreux autels dans la Gaule, et l'on a retrouvé dans la colonie de Vienne plusieurs inscriptions dédicatoires à ce dieu. Mercure représentait le génie des affaires, fort en honneur chez les Celtes, peuple industriel et habile dans toutes les professions.

Jupiter est le maître souverain du monde : il commande aux éléments déchaînés. Nous le retrouvons à Vienne bien caractérisé comme tel. Voyez à l'entrée du musée lapidaire cette simple pierre avec cette dédicace d'une concision grandiose : IOVI FULGURI FULMINI : A Jupiter, éclair et foudre ! Ainsi était honoré par une marque spéciale le lieu frappé par le tonnerre et où le dieu avait manifesté sa toute puissance.

L'assimilation avec les vieilles divinités gauloises se faisait ainsi naturellement : Jupiter romain, ou Taranis gaulois, c'était tout un. — Ces dieux aux mêmes attributs finissaient par se confondre, et il arrive souvent qu'on les rencontre côte à côte. Nous en avons un exemple suggestif ici même à Vienne.

En 1866, en faisant un déblai à moins de cinquante mètres

d'ici, de l'autre côté de la rue Peyron, dans la propriété de M. Brousse, on trouva quatre remarquables statuettes antiques, qui furent du reste acquises à un très haut prix, peu après, pour un musée étranger.

De ces quatre statuettes, deux étaient des Mercures romains parfaitement déterminés.

☞ *PROJECTION : Le dieu gaulois Dispater (bronze)*

Deux autres étaient des dieux gaulois ; — celui-ci a aujourd'hui les honneurs du musée du Vatican.

On n'imagine pas les flots d'encre que cette statuette a fait couler : elle a mis aux prises plusieurs savants. Un dernier est venu, — et c'est le très compétent M. Salomon Reinach, — qui a identifié définitivement ce sujet, et a peut-être mis ainsi les autres savants d'accord... — C'est le dieu gaulois Dispater, avec des attributs singuliers qui ne sont autres que des maillets. Le dieu porte sur la tête une peau de loup (ce qui l'avait fait prendre primitivement pour un Hercule coiffé de la peau du lion de Némée) et derrière lui est un énorme maillet, sur lequel sont venus se planter d'autres petits maillets : c'est ce que l'on appelle en mythologie la multiplication des attributs.

Il y a encore, paraît-il, bien des questions à résoudre au sujet de ces singuliers attributs, mais ce n'est pas mon rôle d'en parler, et je n'ai qu'à insister ici sur la fusion de ces divinités romaines et de ces divinités gauloises qui ont dû voisiner sans jalousie, dans le « laraire », c'est-à-dire dans l'oratoire privé du gallo-romain qui habitait à Vienne, il y a un joli nombre de siècles, sur l'emplacement de la succursale de la Banque de France.

Ainsi les Romains, très avisés, très adroits, n'avaient garde de contrarier les vieilles croyances, les superstitions locales profondément ancrées dans les mœurs indigènes. Non seulement ils ne les contrariaient pas, mais nous allons voir qu'ils avaient parfois la suprême habileté de leur donner une sorte « de droit de cité », qu'on me passe cette audacieuse expression...

☞ PROJECTION : Autel dédié aux Mères Augustes (Musée lapidaire de Vienne)

Ici à Vienne, tout à côté à Lyon, et du reste un peu partout dans la Gaule, les Celtes avaient un culte particulier pour les *Matræ* (je ne dis pas les *Matres*, mais les *Matræ*, c'est la forme la plus ordinaire du nom), ces excellentes Déesse-Mères qui paraissent avoir présidé à la fertilité du sol, à l'abondance des fruits, et qu'on verrait assez bien figurer aujourd'hui dans un comice agricole, au-dessus du bureau des membres du jury. Vous les voyez ici. — Ce sont celles de notre musée lapidaire, un peu dégradées, mais tout à fait reconnaissables. L'une d'elles, celle du milieu, porte encore une corbeille de fruits, symbole d'abondance.

Les *Matræ* gauloises sont devenues les *Mères Augustes* ; elles ont été en quelque sorte estampillées au nom de la religion d'Etat, et c'est aux Mères Augustes que sont dédiés les petits autels que l'on a trouvés assez nombreux dans cette région.

☞ PROJECTION : Le Puy des Fées, à Saint-Romain-en-Gal

Voici une particularité que je me reprocherais de ne pas signaler. L'inscription qui accompagne ici l'autel des Mères Augustes a été retrouvée à Saint-Romain-en-Gal, sinon tout à fait à côté, cependant non loin du lieu que l'on nomme depuis longtemps le « Puits des Fées », c'est-à-dire soit la *Fontaine des Fées*, à cause des cavités qui existent au bas du rocher, soit plus probablement le *Monticule des Fées*, de même que l'on dit le Puy-de-Dôme, le Puy-St-Didier. Or, on sait, à n'en pas douter, que la vénération superstitieuse pour les Fées au moyen âge, pour les « Bonnes Dames », a ses origines lointaines dans le culte des *Matræ* gauloises, de ces divinités bienfaisantes dont le domaine s'étendait sur la terre et sur les fruits. Sans doute est-ce à cette source qu'il faut rapporter ce nom assez singulier et, à première vue, fort inexplicable.

La nature était ainsi honorée, glorifiée dans toutes ses manifestations. On a recueilli sur le territoire de Vienne antique des dédicaces à Sylvain, le dieu des arbres ; on y a retrouvé, en

assez grand nombre, des représentations de Faunes, de Satyres qui se jouaient dans les bois. Vers la fin de cette conférence, nous verrons le très remarquable Faune trouvé à Vienne et qui est aujourd'hui au musée du Louvre. Nous admirerons également un autre petit Faune à la fleur de l'âge, très gentil, — et très inédit.

☞ PROJECTION : *Le dieu Pan*

Je vous présente le dieu Pan lui-même, celui qui est à Vienne, au musée de la place de Miremont. Le marbre n'est pas du tout mutilé et, si le nez est écrasé, c'est qu'il est ainsi dans l'original. Disons le mot : c'est un mufle, que dilate un hideux rictus. Est-ce un homme?... Est-ce une bête??... Nous sommes ici sur les confins de ce territoire où parfois voisinent l'humanité et la bestialité.

On comprend assez que cet amalgame de cultes divers, cette multiplicité de dieux, de déesses, les uns d'un caractère assez raffiné, les autres d'un naturalisme effronté, ne donnaient satisfaction à aucun des besoins du cœur de l'homme. Et on sent quelle large porte ils laissaient ouverte au scepticisme. Vraiment que choisir? A quoi croire profondément? Quelle attitude surtout garder en face des mystères de la mort et de la destinée?

Demandons ce secret aux inscriptions.

☞ PROJECTION : *Masque funéraire et fragments antiques, d'après une gravure (au Musée Lapidaire)*

Nous avons sous les yeux l'un de ces masques funéraires à l'expression morne, si fréquents sur les mausolées : on le retrouvera au Musée de la place St-Pierre. Au-dessous sont de très intéressants fragments décoratifs.

La mort effrayait les uns, elle laissait la plupart des autres indifférents. Retenons l'épithaphe d'Ætherius, trouvée au « Palais du Miroir » : « Ætherius mourant a dit : Déposez ici mon corps. Que la terre, mère des choses, recouvre ce qu'elle même a donné ».

Vous venez d'entendre le sceptique : voici maintenant le viennois épicurien :

« Ici repose en paix Mercasto, qui a vécu soixante ans en santé florissante et, pendant ce temps, a mené une existence agréable ».

L'inscription de Mercasto est d'un temps où déjà les dieux du paganisme n'étaient plus en faveur. Si les inclinations de la nature étaient satisfaites, les consciences ne l'étaient point, et la notion d'un Dieu unique allait progressant chaque jour chez des populations où les cultes grecs, romains, locaux, semblaient se vider peu à peu du divin.

Beaucoup d'autres inscriptions sont d'un caractère plus relevé que les deux que nous venons de déchiffrer et elles font allusion au « repos éternel », à la « mémoire éternelle » de celui ou de celle qui repose sous le cippe ou sous la stèle funéraire.

Un moment la solution du grand et redoutable problème de la vie future parut venir des profondeurs de l'Orient, avec un culte nouveau qui semblait mieux répondre, par son caractère mystérieux, à certaines aspirations élevées de l'âme humaine et le Dieu Soleil, le soleil qui se lève sur nos jours bons comme sur nos jours mauvais, mais qui toujours se lève, le « Soleil invincible », *Deus Sol invictus*, sembla le dieu cherché. Le culte mithriaque, importé avec tant d'autres chez les Romains, fut fort bien accepté d'eux et l'on sait qu'il devint presque un culte officiel dans tout l'Empire, au III^e siècle.

Nous avons à Vienne, au Musée Lapidaire, un simulacre assez barbare, assez étrange, qui se rattache au culte de Mithra.

☞ PROJECTION : *Le Temps (?) bas-relief du culte mithriaque*

Cette figure, qu'on pourrait définir sommairement la force immuable du « Temps », avec ses quatre ailes, et qui présente des particularités d'un très haut intérêt pour les érudits spécialisés en ces questions, a été extraite, en 1840, des ruines d'un petit édifice qui se trouvait rue Peyron.



TÊTE DE FAUNE ENFANT (MARBRE)
Collection Louvier



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

« Derrière ce mythe (mithriaque) se dissimulait, dit M. André Baudrillart, toute une métaphysique dont la fusion avec le néoplatonisme devait, suivant l'empereur Julien, adorateur passionné du dieu perse, refouler victorieusement le christianisme ». (A. BAUDRILLART. *Relig. rom.* p. 49).

☞ PROJECTION : L'Empereur Julien (marbre)

Nous voyons sur l'écran la statue communément considérée comme étant celle de l'empereur Julien, — Julien l'Apostat, — dont il importe pour nous de retenir le nom, car Julien fit à Vienne plusieurs séjours, au moment des grandes expéditions de Rome contre la Germanie menaçante. (Cette statue est à Paris, au Palais des Thermes). Julien s'était mêlé, ici même, dévotement à la foule, le jour de l'Épiphanie en l'an 356. Habileté politique, ou simple ironie de la part de celui qui devait essayer peu après de rétablir le culte des dieux...

Le culte de Mithra, et l'empereur Julien nous ont amenés vers le milieu du IV^e siècle. Revenons un peu en arrière.

Au II^e siècle, en effet, était apparue chez nous la religion nouvelle qui devait vite avoir raison de tous ces cultes sans autorité. Par elle, la route était définitivement ouverte de « cette patrie lointaine vers laquelle l'humanité se dirigeait ». Le christianisme eut promptement des adeptes dans la Gaule Narbonnaise. Mais l'Empire romain, cependant si ouvert à tous les cultes qui ne contrariaient point sa suprématie, ne pouvait s'accommoder longtemps d'une religion qui mettait l'éminente dignité de l'âme humaine au-dessus de la dignité d'un César. Pour elle, il fit exception à l'universelle loi de tolérance, et la persécution ne tarda pas à sévir contre les premiers chrétiens.

On sait que la petite communauté chrétienne de Vienne fournit, en l'an 177, sous l'Empereur Marc-Aurèle, plusieurs martyrs aux sanglantes hécatombes de Lyon. La lettre des « serviteurs du Christ, habitants de Vienne et de Lyon, à leurs frères d'Asie et de Phrygie » et qui relate ce martyre est dans toutes nos mémoires; et c'est l'impérissable

honneur de la cité de Vienne que quelques uns de ses enfants aient, dès le II^e siècle, en donnant leur vie pour une grande et juste cause, avivé après eux la soif d'un peu plus de justice et d'un peu plus de liberté.

La preuve, depuis longtemps acquise, de l'existence à Vienne d'une communauté chrétienne vient d'être corroborée, il y a deux ou trois ans à peine, par la découverte d'un document lapidaire dont je me reprocherais de ne pas vous parler.

En parcourant notre Musée St-Pierre, un disciple de l'archéologue Marucchi, M. Bourban, avisa un couvercle de sarcophage de plus de deux mètres de longueur, très simple, avec quelques dessins géométriques, mais au centre duquel se détachait, dans un rectangle, une effigie qui captiva immédiatement son attention. Il n'avait pas eu de peine à y reconnaître l'image même du « Bon Pasteur ». Cette image est aujourd'hui tellement fruste, tellement effacée, qu'il est impossible de la montrer en projection. Mais, si l'on est averti, on la distingue très suffisamment sur la pierre et sans qu'il y ait de doute possible.

PROJECTION : Sarcophage chrétien : le Bon Pasteur

Je vous montre ici la partie centrale d'un sarcophage très orné du Musée de Latran, au milieu duquel on retrouve le même sujet. Vous en aurez par là l'idée la plus juste.

Eh bien ! il paraît qu'à Vienne cette effigie, avec les ornements géométriques qui l'accompagnent, « date » notre sarcophage qui serait du II^e ou du III^e siècle, bien antérieur à toute inscription chrétienne dans cette ville. — Il est de ce temps où le christianisme se glissait peu à peu dans la vie, dans les mœurs, sans aucune manifestation publique. Les chrétiens, quand ils étaient traqués, savaient noblement mourir, mais leur foi était sans ostentation et leur vie privée était celle de tous. Ainsi, un païen, passant à côté d'un pareil tombeau, pouvait ne voir, dans ce berger chargé d'un agneau, qu'une de ces figures criophores si fréquentes dans l'antiquité, et il poursuivait son chemin avec indifférence... Le chrétien, lui, à quelques indices spéciaux, y discernait la fi-

gure de son Dieu, — du Christ qui, prenant sur ses épaules la brebis égarée, la ramenait au bercail ; et pour lui cette figure s'illuminait du plus noble et du plus touchant des symboles.

Au v^e siècle, après la reconnaissance définitive de la religion chrétienne, notre ville fut peuplée d'inscriptions chrétiennes en tel nombre et d'un si haut intérêt qu'aucune ville de France ne peut se flatter d'en posséder de pareilles. Je donne cette affirmation d'après un de nos épigraphistes les plus compétents, M. Dissard, Conservateur des Musées de Lyon. On va classer prochainement nos richesses lapidaires et les tirer de la poussière sous laquelle elles dorment... Et ce jour-là, après leur classement méthodique, notre musée de la place Saint-Pierre offrira un puissant intérêt de plus.

*
**

Après cette courte incursion dans le domaine des idées religieuses de nos pères, reprenons, si vous le voulez bien, notre promenade à travers la Vienne antique et arrêtons nos regards sur ce qui procurait l'utile ou l'agréable à leur vie quotidienne.

L'utile pour le Romain, l'agréable aussi, c'est surtout l'eau.

Il n'y a pas de ville sans eau, mais il n'y avait pas de ville romaine sans une abondance, sans une prodigalité, sans une débâche d'eau. En voici un exemple caractéristique :

❧ *PROJECTION : Aqueduc romain à Vienne (vue prise sur le chemin des Aqueducs)*

L'aqueduc dont nous voyons ici l'ouverture béante jetait dans la ville, à certains moments donnés, presque le volume d'une petite rivière. Captait-il, par intervalles, une partie de la rivière de Suze ? C'est assez probable : toujours est-il que son débit était énorme. Cette masse de liquide était destinée à l'usage des bains ou au curage des nombreux égoûts qui sillonnaient la ville et dont plusieurs logent encore des caves modernes.

Cet aqueduc principal était accompagné, sur la rive gauche

de la Gère, par deux autres plus petits (je ne parle pas de ceux qui existaient sur d'autres points de la ville) et vous savez qu'un de ces aqueducs, convenablement restauré en 1820 sous l'administration municipale du chevalier de Mircmont, dessert encore les besoins de notre table et de notre toilette.

La tradition rapporte qu'en l'an 489 les troupes de Gondebaud s'introduisirent dans la ville par cet aqueduc et la forcèrent ainsi.

Histoire ou légende? Si c'est de l'histoire, le fait est intéressant à recueillir, car il prouve une fois de plus que des causes modestes produisent de grands effets. — Mais sans doute n'est-ce qu'une légende : il y en a au sujet de tous les souterrains, sur lesquels s'est toujours exercée l'imagination populaire, et qui jouèrent plus d'une fois un rôle mystérieux au temps où la reine Berthe filait... et où la reine Jeanne tenait cour d'amour...

Les aqueducs viennois ont, sur plus d'un point, bravé les siècles. Rien n'égale la solidité de construction de ces canalisations gigantesques où le fameux ciment romain jouait le principal rôle. Les particuliers s'intéressaient à leur édification et à leur conservation : il existe au Musée lapidaire cinq ou six inscriptions qui les concernent. Les lois les protégeaient en garantissant l'inviolabilité du terrain environnant. Bref, les Romains les soignaient comme la source même de leur vie.

Nos aqueducs viennois étaient souterrains : à peine apparaissent-ils à la surface pour la traversée d'un ravin. Ils sont d'un intérêt modéré pour le touriste ; ils seraient d'un plus grand intérêt pour l'ingénieur hydraulicien.

Les aqueducs aériens frappent davantage l'imagination.

☞ *PROJECTION : L'aqueduc du Pilat (vue prise à Chaponost)*

Où sommes-nous, Mesdames, et quels sont ces arceaux grandioses que nous contemplons à la tombée de la nuit? Sommes-nous à Rome, sur la *via Appia*? Est-ce la campagne romaine que nous foulons? Et faut-il nous apprêter à réciter la belle phrase musicale de Ruskin :

« Des nuages sombres se tiennent immobiles le long des promontoires des Apennins, comme des tours d'alarme. Se dirigeant de la plaine vers les montagnes, les aqueducs ruinés s'enfoncent dans l'ombre, arche après arche, comme des files obscures et innombrables de pleureurs funéraires qui quitteraient le tombeau d'une nation... » ?

Nous sommes tout simplement à Chaponost, à une vingtaine de kilomètres de Vienne. Cet aqueduc est celui que l'on appelle l'aqueduc du Pilat, qui allait capter les eaux à leur source même, sur les flancs de cette montagne, et les conduisait à Lyon après un parcours aérien ou souterrain de 79 kilomètres. C'était un des quatre grands aqueducs qui alimentaient la ville *romaine* de Lyon, (et je ne parle pas des trois autres qui alimentaient la ville *gauloise* romanisée de Lyon). D'après un témoignage bien autorisé (celui de MM. Allmer et Dissard dans leur ouvrage sur les fouilles de Trion) ces 4 aqueducs déversaient dans la ville romaine, qui comptait alors tout au plus 100.000 habitants, un volume d'eau de 750.000 hectolitres par jour.

☞ PROJECTION : L'aqueduc du Pilat (autre vue)

Et voici, à l'extrémité de cette longue suite d'arcades, l'endroit où l'aqueduc du Pilat s'enfonçait de nouveau dans le sol. Nous jugeons, par cette vue, du mode de construction adopté, avec alternance de pierres et de briques, et les personnages perchés sur l'aqueduc nous font apprécier ses hautes dimensions. Rentré sous terre à cet endroit même, l'aqueduc allait former siphon un peu plus loin, sous une pression énorme, pour la traversée du vallon de Beaunant, où il y en a encore des restes superbes.

☞ PROJECTION : Le Pont du Gard

Nous ne quitterons pas les aqueducs sans avoir contemplé le fameux Pont du Gard, qui amenait à Nîmes les eaux de la fontaine d'Eure : voici un des plus superbes effets de perspective que l'on puisse voir. L'eau passait à 60 mètres au-dessus

du torrent, et les immenses arches que nous voyons n'avaient point d'autre destination que de supporter l'étroit canal où elle fluait.

Ces travaux herculéens montrent bien toute l'importance que les Romains ainsi que les peuples soumis à leur domination et qui avaient adopté leurs habitudes, attachaient à l'usage de l'eau. Ce n'est peut-être pas uniquement parce que les Romains se baignaient beaucoup qu'ils ont fait la conquête du monde, mais c'est parce qu'ils se baignaient beaucoup qu'ils conservaient des muscles de fer et une belle humeur conquérante. Longtemps ces habitudes d'hygiène simple et pratique persistèrent. On aurait peine à croire, si ce n'était aujourd'hui surabondamment démontré, qu'elles ne se perdirent nullement pendant tout le moyen âge, ou du moins pendant la belle période du moyen âge. Ce n'est guère que vers le xvi^e siècle qu'elles disparurent.

Retrouverons-nous jamais ces larges et bienfaisantes ablutions gallo-romaines ?

❧ *PROJECTION: Contreforts antiques sur la Gère et chute du trop plein de l'Aqueduc*

J'en doute quand je vois ce qu'on fait du reste de l'eau inutilisée à Vienne.

Il n'y avait pas assez d'eau à l'époque romaine avec six ou sept aqueducs : il y en a trop aujourd'hui avec un seul...

Souhaitons — timidement — une amélioration à cet état de choses, et croyons bien que nous ne ferons que reprendre la tradition d'un progrès longtemps interrompu, le jour où nous pourrons dire comme ce lyonnais d'il y a vingt siècles, dont on a retrouvé la savoureuse réflexion en 1815, au bas de de l'actuelle montée du Gourguillon : « Passant ! toi qui lis cette épitaphe, va te baigner aux bains d'Apollon. J'y allais souvent avec ma pauvre femme, et je voudrais bien encore pouvoir le faire !... »

Il est établi qu'il y avait à Vienne des thermes non loin de l'escalier monumental qui touche le portique du Forum.

☞ PROJECTION : Cloître des Cordeliers : fragments antiques
Musée Michoud, à Ste-Colombe

Mais des thermes d'un haut intérêt existaient à Sainte-Colombe, sur l'emplacement de ce qu'on est convenu d'appeler le « Palais du Miroir ». Les fouilles récentes, conduites avec tant de compétence par M. T. Chaumartin, ont fait l'ample démonstration de l'hypothèse que Mérimée avait déjà émise en 1835. On a pu déterminer nettement l'emplacement des bains tièdes, des bains chauds, des bains froids, ces derniers avec leurs vastes piscines. On a même retrouvé un très beau collier d'or, alterné de pierres dures et de plaques d'or qui, tombé du cou d'une jeune fille, s'était subrepticement engagé dans un tuyau de décharge...

Les vestiges, véritables raretés archéologiques, de ces thermes, sont aujourd'hui rassemblés dans la maison Michoud et dans l'ancien cloître des Cordeliers de Sainte-Colombe, qui y confine et que nous avons sous les yeux. On peut se convaincre par là que Vienne était jadis pavée de marbre, et que les espèces les plus rares, les plus introuvables, venues à grands frais des carrières de l'Égypte et de la Grèce, y étaient couramment employées. Les terres qui avoisinent les ruines du Miroir sont restées une véritable mine de rouge et de jaune antiques, de cipolin, de porphyres variés, des brèches africaines les plus éclatantes.

☞ PROJECTION : Torse d'homme (marbre), au musée Michoud

Voici un torse, d'un très beau travail grec, qui a été extrait des Thermes de Sainte-Colombe.

☞ PROJECTION : Statue (marbre) : la Ville de Vienne, au musée Michoud

Et voici une autre statue, fort curieuse, bien que d'un art moins parfait, qui en provient également. Cette statue avec son emblème mural et sa corne d'abondance, représente une

ville personnifiée, sans doute (et c'est l'opinion de M. Héron de Villefosse) : la Ville de Vienne.

Elle vous donnera, Mesdames, l'idée la plus juste du costume d'une dame gallo-romaine, avec ses amples draperies. La mode était, en ces vieux temps, un peu moins variable qu'aujourd'hui. Oserai-je ajouter qu'elle n'était pas moins élégante ? En tout cas, ce vêtement-là a fait ses preuves : on n'en pourrait dire autant de tel autre costume, tout à fait moderne, et dont je ne veux même pas prononcer le nom, de crainte d'effaroucher cette vertu romaine...

*
**

Voulez-vous que maintenant nous suivions un instant nos ancêtres au spectacle ?

Je n'abuserai point du lieu commun qui consiste à décrire l'intérêt que les anciens portaient aux jeux publics. Le *panem et circenses* était encore un legs, mais pas le meilleur, de la civilisation romaine. Les hommes au pouvoir ne se contentaient point de jeter au peuple de belles promesses, il fallait encore qu'ils lui offrissent des divertissements variés ; c'était même une des charges de l'*honorarium* municipal : cela ne coûtait rien à Rome, et ce lui était matière à laisser exalter le patriotisme local.

Que reste-t-il à Vienne pour évoquer le souvenir de ces spectacles grandioses ? Quelques vestiges adossés au rocher de Pipet, et, dans la plaine de l'Isle, cette singulière pyramide que son étrangeté même a sans doute sauvée de la destruction.

❧ PROJECTION : Vienne antique, d'après le tableau de Rey

Quel monument était adossé au coteau de Pipet ?

D'après les conjectures de Schneider et l'essai de reconstitution de Rey, les étages de gradins qu'on voit encore sur ses pentes marquaient le vaste ovale d'un amphithéâtre.

Le souci de la vérité et de l'exactitude archéologique va nous obliger à démolir sans retard cet hypothétique monument pour le remplacer par un autre qui, du reste, ne lui cédera en



MOSAÏQUE DES JEUX DU CIRQUE
Musée de Lyon

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

rien en splendeur. Les fouilles récentes de M. Bizot, couronnées de succès et qui font grand honneur à son activité inlassable et à sa sagacité, ont fait la démonstration qui sera bientôt espérons-le, entièrement achevée, de l'existence à Vienne d'un théâtre de dimensions un peu plus grandes que celui d'Orange.

☞ PROJECTION : Intérieur du Théâtre romain d'Orange

Nous avons sous les yeux l'intérieur du Théâtre d'Orange, qui nous montre exactement une disposition analogue : les gradins adossés au coteau.

Ici à Vienne, M. Bizot a pu retrouver le dernier rang des gradins joignant au bas le pavé de l'orchestre, et aussi le passage séparant l'orchestre de la scène. Du côté de la ville était le « grand mur », comme à Orange, contre lequel, à l'intérieur, était adossée la scène et qui, extérieurement, dominait Vienne. De cet ensemble colossal, il ne reste plus aujourd'hui que des ruines, que l'on contemple à loisir du haut de la terrasse de Pipet. Sur l'emplacement de l'orchestre antique, jouent maintenant les petites orphelines du Bon-Pasteur...

On devait se rendre en foule à ces représentations théâtrales, où sans doute se donnaient les œuvres des meilleurs auteurs de l'époque. Vienne était lettrée, et nous avons sur ce point le témoignage si connu de Martial. Mais il ne faut pas croire que tous les spectacles qui se donnaient dans la vieille cité n'aient comporté que des représentations scéniques.... Nous serions peut-être un peu trop enclins, surtout depuis les grandioses manifestations d'Orange, à n'étudier les divertissements antiques qu'à l'école de Mounet-Sully...

A Vienne, sans doute comme à Rome, bien des fêtes officielles, commencées au théâtre par des jeux théâtraux, se terminaient dans les stades, ou dans les palestres avoisinant les thermes, par des jeux gymniques.

C'est à l'occasion de ces fêtes que se produisit un épisode intéressant, et trop peu connu, de l'histoire de Vienne romai-

ne. Cet épisode nous est relaté tout au long dans une lettre de Pline le Jeune.

Les jeux gymniques (*agon gymnicus*) étaient parfois d'une moralité fort douteuse. Un des *duumvirs* de Vienne, c'est-à-dire un des principaux magistrats de la cité, prit sur lui de les interdire. L'affaire fit un bruit énorme, et Trebonius Rufinus (c'était le nom de ce magistrat), fut mandé à Rome, au conseil même de l'empereur, pour fournir ses explications.

☞ PROJECTION : Le Colisée

Profitions-en pour admirer cette vue splendide (et dont je garantis la projection inédite) des grandes ruines du Colisée. L'Amphithéâtre Flavian venait à peine d'être achevé quand le duumvir viennois se rendit à Rome : c'était au commencement du II^e siècle de notre ère, sous le règne de Trajan.

Trebonius Rufinus n'était ni un snob ni un timide : il portait en lui une bonne âme de Viennois, insensible aux grandeurs de chair, et il comprenait autrement son devoir de magistrat. Devant le conseil assemblé, il plaida sa cause avec tant d'éloquence que, lorsqu'on recueillit les voix, un des conseillers de l'empereur, Julius Mauriscus, homme très droit et très ferme, ne se contenta point de dire qu'il ne fallait pas rétablir ces spectacles à Vienne, il ajouta : « Je voudrais même qu'on pût les supprimer à Rome ».

Et Pline le Jeune, qui conte tout cet incident, termine sa lettre à son ami par cette réflexion, d'une saveur toute latine : « On prononça la suppression de ces jeux qui n'avaient fait que corrompre les mœurs de Vienne, comme nos jeux corrompent les mœurs de l'univers : car les vices des Viennois n'atteignent qu'eux-mêmes, tandis que les nôtres se répandent au loin. Dans le corps politique comme dans le corps humain, la plus grave maladie est celle qui vient de la tête. — Adieu ».

☞ PROJECTION : Pyramide du Cirque (état actuel)

Et maintenant, rendons-nous un instant à l'ancien Cirque

romain. Nous voici devant la Pyramide qui était au centre de la *spina*.

On sait très bien aujourd'hui quelle en était la destination, mais on ne le sait que depuis les travaux de Delorme. Les conjectures les plus étranges, les plus extravagantes avaient été faites au sujet de cette pyramide. Dans les milieux populaires, beaucoup de personnes sont encore persuadées que c'était là le tombeau de Ponce-Pilate.

☁ *PROJECTION : Pyramide au commencement du XIX^e siècle
(d'après une gravure)*

Pour ma part, j'ai plusieurs fois ouï dire que c'était un monument élevé au « Veau d'or », qui, ainsi que bien l'on sait, est enfoui à Vienne. — Ce serait, en ce cas, un symbole tout à fait significatif, car ce monument, comme le veau d'or, a bravé les siècles, et, comme le veau d'or, hélas ! il est toujours debout...

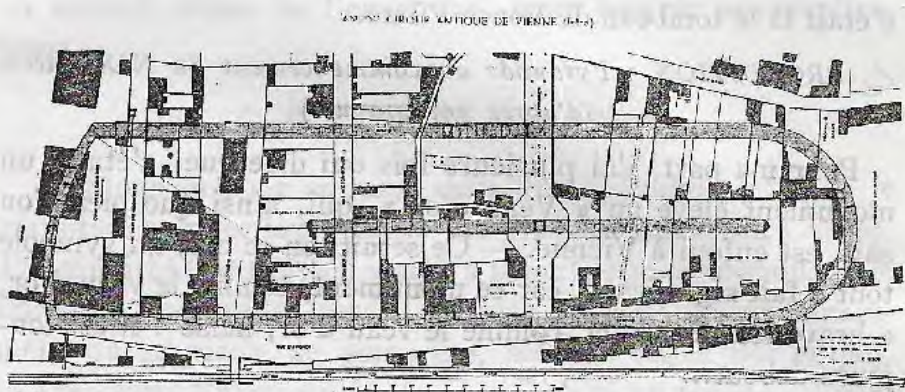
Faisons trêve aux plaisanteries. On peut constater, à l'aide de documents certains, que c'était là le point à peu près central d'un cirque colossal. Les fouilles conduites par M. Bizot ont achevé l'ultime démonstration de ce fait : on la suivra sur le plan qu'il vient de publier. — Pour le lire aisément, toute notion d'un cirque moderne doit être laissée de côté : le cirque des Romains, comme le « stade » ou l'hippodrome des Grecs, avait la forme d'un parallélogramme allongé.

☁ *PROJECTION : Plan, dressé par M. Bizot, du Cirque antique de Vienne*

Faisons abstraction des maisons et des jardins, et découvrons les massives substructions du monument : nous sommes nombreux à les avoir vues au moment des fouilles. La preuve flagrante de l'existence du cirque est donc là, sous terre : si quelqu'un en doutait encore, qu'il prenne une pioche, et qu'il aille voir !

Le cirque n'avait pas moins de 455^m20 de longueur (près d'un demi-kilomètre), sur 118^m40 de largeur. S'il était resté debout, il occuperait tout l'espace compris entre un point situé

un peu plus loin que la Sous-Préfecture actuelle et les premiers bâtiments du Quartier de Cavalerie. De pareilles proportions sont faites pour donner le vertige... Et il faut bien croire qu'il n'y avait pas que la seule population urbaine conviée à ces courses, et qu'il devait s'y porter un énorme concours de peuple, venu des divers points de la colonie.



L'arête centrale est la *spina*, « l'épine dorsale » du cirque, autour de laquelle se poursuivaient les évolutions des chars, et le petit carré figuré au milieu n'est autre chose que la pyramide actuelle, qui était autrefois l'ornement central de la *spina*. — Sur le vaste terre plein qu'elle formait se trouvaient différents autres motifs décoratifs : l'eau paraît y avoir joué un certain rôle, et on a retrouvé des conduites d'amenée qui aboutissaient sans aucun doute à des bassins et à des jets d'eau. — Sur la *spina* se faisaient aussi les signaux destinés à annoncer aux coureurs et aux spectateurs les diverses phases de l'engagement.

C'était là un merveilleux hippodrome pour le développement des courses de chevaux et de chars. Ils partaient de l'endroit qu'on appelait les *carceres*, sortes de « boxes », d'où se faisait le premier départ. — La courbe savamment calculée des *carceres* aboutissait, en suivant le pointillé, à un point mathématique, situé à droite de la *spina*, et c'est là que les chars s'engageaient définitivement dans la piste.

☞ PROJECTION : Mosaïque des Jeux du Cirque, à Lyon

Au reste on peut suivre aisément leurs évolutions sur la fameuse mosaïque des « Jeux du Cirque », découverte à Lyon et qui y est conservée au Palais des Arts.

Le bâtiment même du Cirque n'est pas visible. On n'aperçoit que l'emplacement de l'arène, et encore très en raccourci, et comme figuré. La *spina* est indiquée par le massif vers le centre duquel se dresse, comme à Vienne, une pyramide, mais moins volumineuse : à droite et à gauche sont des dauphins qui projettent de l'eau dans des bassins.

Les chars, très petits, et les chevaux, même non attelés, circulent tout autour, dans des attitudes variées. Un cavalier est là, qui a fait la culbute, et de l'autre côté du tableau, un autre est en demeure de la faire — précisément au tournant de la *spina*, qui devait être un virage dangereux... Plusieurs fois ils vont effectuer ce grand parcours qui, à Vienne, devait représenter environ trois kilomètres. Et les gagnants seront récompensés par les « juges à l'arrivée », dont la silhouette se profile au dessus des *carceres*.

Voilà, Mesdames, ce qu'étaient les courses dans l'antiquité. On les accompagnait de paris et d'enjeux qui se terminaient le plus souvent par des coups entre les spectateurs : aucun texte ne nous a révélé l'existence, à l'époque romaine, de ce bienfait de la civilisation qui s'appelle le pari mutuel.

Ces vastes monuments dans lesquels se donnaient les divertissements promis au peuple n'étaient certes pas les seuls. Il y avait au chef-lieu de la colonie de Vienne de très nombreux temples, sans doute aussi de ces basiliques civiles où se rendait la justice, où se tenaient les marchés et les réunions populaires; on n'en retrouve plus aujourd'hui que des fragments de grande dimension, mais qui sont, à leur manière, de la poussière de monuments. Vouloir mettre des noms de divinités, de personnages sur tous ces monuments serait un jeu téméraire et puéril. Plusieurs fois on l'a essayé. Mais Allmer, qui ne se payait pas de mots, et n'affirmait rien sans en être trois fois sûr, dit en propres termes que toutes ces attributions

sont de « pures conjectures ». N'essayons pas d'en savoir plus qu'Allmer, et contentons-nous de rester confondus devant une telle prodigalité architecturale et sculpturale.

Une question est à l'étude, dont je ne puis me dispenser de dire un mot.

Possédions-nous un arc de triomphe, comme à Carpentras, comme à Orange?

☞ PROJECTION : L'Arc de triomphe d'Orange

Le nivellement actuel de la ville de Vienne n'est évidemment pas un argument *contre*, puisque, d'autres monuments de dimension bien plus considérable, il reste à peine ici quelques fûts de colonnes et quelques mètres de corniche. D'autre part, il semblerait bien anormal que Vienne, cité opulente, n'eût pas reçu un ornement dont on rencontre des vestiges certains dans des colonies moins importantes.

On voudrait pouvoir affirmer cette existence, en considérant, à notre Musée Lapidaire, plusieurs blocs très massifs, (extraits en grande partie de l'emplacement de l'ancien palais archiépiscopal) et qui ont subi toutes les injures du temps. En voici un sur lequel la pluie a longtemps ruisselé, laissant d'indélébiles traces noires.

☞ PROJECTION : Partie d'un haut-relief (pierre), au Musée Lapidaire

A moins que ce buste ne représente le personnage d'Attis, — auquel cas le bloc eût fait partie d'un vaste monument funéraire, — ce pourrait bien être là l'image d'un de ces captifs, coiffés du bonnet phrygien, et dont la représentation sur les édifices triomphaux était fréquente.

Cette tête est traitée avec une simplicité charmante et les reliefs du même genre que l'on observe, notamment à Narbonne, sont, à mon avis, loin de la valoir.

L'existence de ce fragment, rapproché d'autres similaires existant au Musée, semble bien favorable à l'hypothèse de

l'édification d'un arc de triomphe. — C'est une hypothèse, et je souligne ce mot ; mais elle est séduisante... Delorme, qui était d'une rare clairvoyance archéologique, l'avait formulée en 1841, et M. Espérandieu, dans sa récente et magnifique publication sur les « Bas-Reliefs de la Gaule romaine » ne semble pas éloigné de s'y rallier.

*
**

Nous en avons fini avec les grands édifices de l'époque romaine. — Avant de passer à l'examen rapide des manifestations qui nous sont parvenues d'un art plus délicat, plus affiné, on me permettra une simple remarque. Elle est relative à l'influence directe des monuments antiques sur ceux du moyen âge, influence manifeste surtout dans les villes où, comme à Arles, à Autun, à Reims, surtout à Vienne, les monuments romains se sont maintenus au cours des âges.

☞ *PROJECTION : Un chapiteau (XII^e siècle) à la Cathédrale Saint-Maurice de Vienne*

Je vous montre un chapiteau de la partie romane (XII^e siècle) de notre cathédrale Saint-Maurice, chapiteau très imparfaitement, mais manifestement imité d'un de ceux du Temple d'Auguste et de Livie, et aussi des chapiteaux de pilastre du Portique du Forum.

Remarquez aussi les cannelures de la colonne.

☞ *PROJECTION : Chapiteau de pilastre au Portique du Forum, à Vienne*

Nous avons sous les yeux un chapiteau romain authentique du Portique du Forum. C'est le vieux chapiteau corinthien classique.

Plus intéressant encore serait le rapprochement à faire entre les chapiteaux *historiés* de l'époque romaine et ceux de l'époque romane. — Et c'est là une étude qui pourrait tenter un de nos jeunes « amis de Vienne » qui se vouent avec une ardeur de plus en plus grande aux observations archéologiques.

L'empreinte romaine a marqué tout le moyen âge, et on la retrouve dans les monuments, dans les actes publics, dans les mœurs. Notre président, M. Roujat, (qui met la dernière main à la publication, laissée inachevée par notre éminent confrère Mgr Devaux, des « Comptes consulaires de la ville de Grenoble de 1338 à 1340 », document d'un rare intérêt au point de vue linguistique), me citait le cas de ces bons bourgeois de Grenoble dont on notait avec fierté les années de consulat. Ainsi, par exemple, Hugon Motet, notaire en cette ville, avait été « six fois consul ». — Six fois consul ! Messieurs, — voilà bien de l'honneur pour la famille ! On croirait presque lire l'exergue d'une médaille romaine.

Tous nos grands monuments romains, dont il ne reste plus que d'importants vestiges, appartiennent à la période pacifique des Antonins, hormis le Cirque dont les restes actuels semblent indiquer une plus basse époque. C'étaient des édifices que les architectes estiment avoir été d'immenses proportions, mais ils étaient loin de posséder la correction de lignes du Temple d'Auguste et de Livie, d'une plus belle époque, et qui représente à Vienne l'art grec par excellence.

*
* *

C'est aussi l'art grec qui va nous être rappelé par quelques beaux marbres, par quelques beaux bronzes extraits du sol viennois. Originaux ou imitations ? Il n'est pas toujours aisé de le déterminer, tant était grande l'habileté des techniciens.

Et ainsi la statue de « Femme accroupie », d'un travail admirable, mais très réaliste, et qui est au Musée du Louvre (elle provient des Thermes de Sainte-Colombe), n'était qu'une réplique d'un original grec exécuté au III^e siècle avant notre ère par un sculpteur de Bithynie.

L'habileté des sculpteurs et des fondeurs de bronze s'exerçait sur les objets les plus divers. La représentation des animaux leur était familière.



TÊTE DE FEMME (BRONZE)

Musée de Lyon

☞ PROJECTION : Levrette couchée (marbre)

Cette élégante levrette a été trouvée en 1817 à Chonas ; elle était probablement destinée à l'une de ces villas princières si abondantes dans la Gaule romaine, et dont il ne reste plus, hélas ! d'autres traces que ces vestiges de leur ornementation et que les noms qu'elles ont parfois légués aux localités. Exemple : Sérézin-du-Rhône et Sérézin-de-Bourgoin doivent leur origine aux vastes domaines qui entouraient des villas, c'était le *fundus caesarianus*, d'où l'on a fait « Sérézin », par un échange de consonnes dont les exemples sont fréquents. — *Asianus* ou *Albianus* a fait Eyzin. On pourrait citer une foule d'autres noms de lieux tirés de noms d'homme ou de noms de famille.

Les spécialistes disent que la levrette de Chonas était une levrette de Laconie : c'est un objet d'autant plus à apprécier que les représentations antiques de lévriers sont, dit-on, fort rares.

☞ PROJECTION : Torse de femme. Bas-relief (marbre)

Voici, à notre Musée Lapidaire, un très beau bas-relief de grandes dimensions, représentant une femme assise : sans doute une déesse dont elle a le port élégant et superbe.

☞ PROJECTION : Torse colossal de femme et divers fragments antiques (vue prise au Musée Lapidaire de Vienne)

Au même musée encore se trouve un reste de statue colossale (hélas, toujours décapitée) en marbre pentélique. — Ce serait, d'après Henri Houssaye, l'œuvre d'un sculpteur athénien de la grande époque : souveraine simplicité d'attitude, mouvement du corps entrevu dans les plis de la draperie, telles en sont bien les caractéristiques.

Nous voyons tout à côté, reproduit en plâtre, le petit groupe si curieux des « Enfants à la colombe », dont l'original a été détruit dans l'incendie de 1854.

☞ *PROJECTION : Les enfants à la Colombe et fragments architecturaux (d'après une gravure)*

Ce même groupe a été représenté dans l'ouvrage de Rey et Vietty, encadré par de beaux fragments d'entablements antiques qui donnent une juste idée de l'ornementation prodigieusement riche, même un peu touffue, de l'époque des Antonins.

Les explications données par les érudits sur les « Enfants à la colombe » semblent un peu forcées, et il faut sans doute se contenter de voir là un de ces ingénieux sujets de genre, pleins de grâce et de vie, dont la fantaisie des artistes alexandrins avait peuplé la Rome décadente.

☞ *PROJECTION : L'Apollon pythien (marbre)*

L'Apollon Pythien a été trouvé à Vienne dans la propriété Jouffray, rue Vimaine.

C'est une statue de petites dimensions, de formes remarquablement élégantes ; nous pouvons l'admirer au Musée lapidaire.

☞ *PROJECTION : Tête de femme (marbre)*

Nous conservons, au Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie, une superbe tête de femme.

☞ *PROJECTION : Même sujet, vu sous un autre aspect*

Bien qu'une partie du nez soit mutilée, on peut juger de la beauté de cette tête, qui, d'après l'opinion d'un critique autorisé, serait bien un original grec de la meilleure époque.

☞ *PROJECTION : Salle où fut découvert le Faune de Vienne (d'après une gravure)*

Et que dire de notre Faune ?

Il fut trouvé en 1820, au pied des rochers de la Bâtie, dans une salle luxueusement décorée de marbre blanc et de porphyre vert. C'était une statue en pied, malheureusement brisée en plusieurs morceaux. Dans la gravure publiée, presque

à la même époque, par Rey et Vietty, on peut la voir gisant au milieu des décombres.

☞ *PROJECTION : Le Faune de Vienne (marbre)*

Nous connaissons assez « notre » Faune, mais nous le regarderons une fois de plus ! Jamais on ne se lasse de contempler son sourire énigmatique.

Il y a des raisons de croire, d'après les débris retrouvés au moment de la fouille, qu'il tenait sur ses genoux un Bacchus enfant ou quelque petit faune dont il faisait l'éducation. — Education bien peu sévère... si l'on en juge par le visage du maître !

Le Faune habite maintenant Paris et il est logé, aux frais de l'Etat, au Musée du Louvre. Tous ceux qui l'y ont vu s'accordent à dire qu'il n'a l'air nullement gêné par la solennité des grands antiques qui l'entourent...

☞ *PROJECTION : Tête de Faune enfant (marbre)*

Je viens de dire que le Faune portait sur ses genoux un petit enfant. — Son frère ou son cousin se trouve encore à Stc-Colombe, au château de Mme Louvier, dans les fondations duquel il a été découvert en 1878. Il est reproduit ici à la faveur de la très gracieuse autorisation donnée récemment.

Les années ont bien un peu éprouvé ce jeune enfant, et sa joue droite est fendue, mais il rit toujours, d'un bon rire épanoui.

☞ *PROJECTION : Même tête, vue de face*

Le voici sous un autre aspect. Je vous laisse, Mesdames, un instant à le considérer, car il est gentil à croquer, ce petit bonhomme, et il vous donne, en même temps, un exemple d'une facture artistique admirable.

☞ *PROJECTION : Tête de femme (bronze)*

Et maintenant, il nous reste à contempler une superbe tête de femme, en bronze. Elle a été découverte à Villette-Serpaize, près de Vienne, en 1859. En retournant la terre de son champ,

un cultivateur, Pierre l'avier, la trouva soigneusement encastée entre de grandes briques romaines : elle avait été cachée là dans un moment de trouble, peut-être lorsque, sous Honorius, on saccagea méthodiquement les emblèmes païens.

La statue était plaquée d'argent, et il en reste encore quelques traces.

☞ *PROJECTION : Même tête, vue sous un autre aspect*

Tout commentaire est superflu.

Cette incomparable tête antique avec son diadème de perles, avec sa chevelure si artistement disposée, avec son profil d'une distinction souveraine, forcerait l'admiration des plus indifférents. Elle est incontestablement inspirée de l'art grec le plus pur. Que représente-t-elle ? Peut-être la déesse Junon. — Plus probablement encore, (et je cite ici l'opinion d'un archéologue très autorisé), elle ne serait autre que Vienne personnifiée. C'est ce que ferait supposer une interprétation du texte, peu lisible, qu'on déchiffre autour du diadème.

Elle est aujourd'hui une des pièces les plus importantes, sinon même la pièce capitale du Musée archéologique de Lyon. Envoyée à Paris en 1867, à l'Exposition universelle, elle avait excité l'admiration des artistes et des archéologues de l'Europe entière.

Tels sont, Mesdames, Messieurs, quelques uns des objets exhumés du « tréfonds » historique de Vienne et de ses environs : nous n'avons pas su les conserver tous. — Je n'insiste pas... Et je veux rester persuadé que tout ce que les fouilles nous rendront à l'avenir, nous le garderons ici, à Vienne, soit dans des collections particulières, soit dans nos musées, — et cela sous l'égide de la Société des Amis de Vienne.

Faut-il rappeler que c'est grâce à la vigilance empressée de notre président, de notre conseil d'administration, aidés par la municipalité, que nous avons pu conserver ici même, au Musée lapidaire, cette mosaïque si curieuse, si originale, et peut-être unique dans son ampleur décorative, du « Châtiment de Lyeurgue », qui, sans cela, eût pris bientôt, —

comme tant d'autres, hélas ! — le chemin de musées étrangers...

*
**

Au point où nous en sommes arrivés, et après l'examen sommaire de quelques uns des importants vestiges que nous a rendus le sol de Vienne et de sa colonie, nous comprendrons mieux le texte des « Tables Claudiennes ». Et sans doute sera-ce avec plus d'intérêt encore que nous jetterons les yeux sur cet illustre document épigraphique, quand nous le reverrons au Musée de Lyon.

C'est l'empereur Claude qui s'adresse au Sénat romain, et qui lui demande de s'adjoindre des sénateurs pris en dehors de Rome et de l'Italie. — Il donne l'exemple de Vienne. Le texte, gravé dans le bronze, et qui concerne notre colonie, comporte onze lignes : je ne veux citer que les principales :

ORNATISSIMA ECCE COLONIA VALENTISSIMAQUE VIENNENSIVM QUAM LONGO JAM TEMPORE SENATORES HUIC CURIAE CONFERT..

« Voici (dit l'empereur) cette splendide et très puissante colonie des Viennois : combien il y a longtemps déjà qu'elle envoie des sénateurs à cette assemblée ! ».

Colonie splendide en effet par ses monuments, puissante par la richesse de ses habitants, par l'activité de son commerce, par les hommes de guerre et d'Etat qu'elle fournit à la métropole, vénérable par la haute antiquité de la nation allobro-gique qui lui donna naissance, telle fut Vienne pendant cinq siècles. Elle était ainsi toute désignée pour devenir la proie des Barbares.

Au v^e siècle, les voici qui débordent de toutes parts, et comme par faveur spéciale, les Burgondes ménagent du moins pour nous la rude transition... Mais ensuite, aux temps farouches du haut moyen âge, et avec l'invasion des Sarrazins, c'est le pillage des objets d'or, d'argent et de bronze, ce sont nos

grands monuments transformés en carrières de pierre, ce sont les incendies, les dévastations dont les décombres nivellent lamentablement le sol de la vieille ville.

Plus d'une fois, j'imagine, l'on put croire que le soleil, se couchant sur ces ruines, ne se lèverait pas le lendemain... — Le soleil se leva encore : il illumina le merveilleux renouveau religieux et artistique (si étudié en ce moment, et avec raison), qui, du XII^e à la fin du XV^e siècle, a laissé ici de si remarquables manifestations. Puis, il éclaira le faste des cortèges épiscopaux... Et aujourd'hui, — après de nouveaux temps troublés, — il réjouit l'activité de la cité laborieuse.

Au coin de nos rues, sur nos places publiques, se dressent, comme les témoins de nos splendeurs passées, ces monuments qui, siècle par siècle, et presque sans interruption depuis un double millénaire, ont surgi de ce sol, et qui donnent à la ville un si rare, un si puissant intérêt historique.

La Société des « Amis de Vienne », aidée de l'unanime concours de la population, est bien résolue à entourer nos grands souvenirs d'une sollicitude constante, vigilante, active. En appliquant tous ses efforts à les étudier plus complètement, à les mieux faire connaître, à les mettre en valeur, elle ne fera, Messieurs, que cultiver en nous le sentiment le plus noble, le plus désintéressé, — le seul peut-être devant lequel s'effacent toutes les divergences d'opinions. Ce sentiment, les Romains, auprès desquels nous venons de revivre une heure, l'avaient appelé d'un nom qui revient souvent dans les écrits de leurs orateurs et de leurs jurisconsultes, nom qui a sans doute retenti plus d'une fois dans les prétoires de Vienne antique ; ils l'appelaient, très simplement et très fièrement : l'honneur de la cité.



ALLOCUTION DU PRESIDENT

Mesdames, Messieurs,

En donnant la parole à notre sympathique conférencier je cherchais — précaution superflue — à écarter le mauvais présage de certain proverbe sur les prophètes. M. Bouvier s'est montré bon prophète, et je suis sûr que ses exhortations à conserver désormais parmi nous tous nos trésors artistiques trouveront chez vous tous un écho empressé.

Un proverbe en appelle un autre, de sens voisin ou contraire : les extrêmes se touchent, et la sagesse des nations a plus d'un tour dans son sac. *Fai bon basti di pèiro de soun endré*, dit la sagesse d'un pays voisin qui s'enorgueillit d'un temple romain presque aussi beau que le nôtre. Nous avons ce soir écouté cette sagesse, nous avons bâti avec les pierres de notre village : un de nos concitoyens nous a instruits et charmés en décrivant nos vieux monuments et en nous faisant pénétrer, avec une érudition aussi discrète qu'avertie, dans la vie publique et privée de nos lointains ancêtres. Bien nous en a pris ; à moi du moins : je viens d'apprendre beaucoup de choses que j'ignorais et qui m'intéressent profondément. Je ne serai peut-être pas le seul dans ce cas : aussi bien veux-je arracher à la modestie de M. Bouvier la promesse formelle de nous donner *Vienne colonie romaine* pour notre prochain *Bulletin*. Le savant et attrayant aperçu général de la civilisation gallo-romaine qu'il a trop humblement qualifié de simple causerie mérite mieux qu'une heure d'attention à l'entendre : à le lire et à le relire nous aurons toujours grand plaisir et profit durable.

ELECTION DE SEPT ADMINISTRATEURS

Une urne avait été placée à la sortie des salons, et les membres de la Société ont été invités par le président à y déposer leur bulletin de vote en quittant la séance, de manière à pouvoir se prononcer en connaissance de cause, après avoir entendu les rapports présentés sur la gestion du Conseil.

Le dépouillement du scrutin, effectué par les soins du Conseil d'administration, a donné les résultats suivants :

MM. Angéniol, Bizot, de Craponne du Villard, D^r Précon et Ronjat, administrateurs sortants au renouvellement annuel, ont été réélus.

La nomination de M. Bichon en remplacement de M. Benoist, démissionnaire, faite par le Conseil d'administration en vertu de l'art. 4 des statuts, a été ratifiée par l'Assemblée générale.

Pour le siège vacant par absence de résultat au premier tour de scrutin dans la précédente assemblée générale a été élu M. François Vaganay, fabricant de draps.

ELECTION DE SEPT ADMINISTRATEURS

Une liste avait été placée à la sortie des séances, et les membres de la Société ont été invités par le président à y déposer leur bulletin de vote en attendant la séance, de manière à pouvoir se prononcer en connaissance de cause, après avoir entendu les rapports présentés sur la gestion du Conseil.

Le dépouillement du scrutin, effectué par les soins du Conseil d'administration, a donné les résultats suivants :

MM. Angéniol, Bizot, de Craponne du Villard, D'Fréon et Roujat, administrateurs sortants au renouvellement annuel, ont été réélus.

Henri III, les Archevêques de Vienne le Seigneur de Saulsac⁽¹⁾ et la terre de Revel

Au mois de mai 1563, Charles IX avait, par lettres patentes, autorisé le clergé de France à vendre et à aliéner une partie de ses terres. L'Archevêque de Vienne, Jean de la Brosse (2), qui avait besoin d'argent, mit en vente le château et la terre de Revel (3) en Dauphiné, tout en conservant le greffe et le revenu de cette seigneurie. Celle-ci fut adjugée à Jean-François de Saulsac, baron « du dit lieu » pour 66 écus (4) qu'il versa comptant entre les mains du receveur général des finances du Dauphiné, en « descharge de partie de la somme a quoy le dit arcevesché avoyt esté taxé pour sa cottité de la dite alienacion ».

Quelque temps après, en janvier 1564, Charles IX autorisa le clergé à racheter les biens déjà vendus par lui avec le produit de l'aliénation d'autres immeubles moins utiles. Mais il était spécifié que les biens qui seraient ainsi mis en vente relèveraient de la « plus prochaine terre et seigneurie » royale. Jean de la Brosse consulta les députés du clergé de son diocèse et ordonna l'aliénation, non plus seulement du château, de la terre et de la juridiction de Revel, mais même encore des rentes et des revenus affectés à cette seigneurie. L'acquéreur fut encore le seigneur de Saulsac, qui en offrit 1.000 écus (y compris les 200 livres de la première aliénation).

François de Saulsac était bien, dès lors, semble-t-il, le paisible possesseur de la seigneurie de Revel. Son droit de propriété lui fut cependant contesté par le successeur de Jean de La Brosse, l'archevêque-comte de Vienne, Vespasien Gribaldi (5), qui prétendait que la

(1) Il existe dans la collect. Morin-Pons une généalogie de la famille de Saulsac.

(2) Sur Jean V de la Brosse qui mourut à la fin de 1567, voir le t. xvi de la Gallia Christiana (Ed. Hauréau), col. 124.

(3) Revel-Tourdan (Isère), arr. de Vienne, canton de Beaurepaire-d'Isère, qu'il ne faut pas confondre avec Revel (Isère), arr. de Grenoble, canton de Domène.

(4) On avait d'abord mis 200 livres tournois, puis on effaça ce passage pour mettre en surcharge 66 écus.

(5) Voir sur lui le t. xvi de la Gallia Christiana, col. 124-125 (1567-1575). Il abdiqua et se retira en Savoie.

seigneurie de Revel n'avait pas été achetée son juste prix. Un procès s'ensuivit devant le Parlement de Dauphiné. L'Archevêque Pierre de Villars (1) qui gouverna ensuite l'église de Vienne le reprit, mais bientôt les parties reculèrent devant les frais qu'elles prévoyaient et soumirent leur conflit au jugement d'un arbitre.

Le 25 novembre 1575, un accord intervint aux termes duquel le baron de Saulsac désintéressait l'archevêque de Vienne moyennant le versement d'une somme supplémentaire de 1.500 livres tournois « pour tous droicts de plus-value ». De son côté, l'archevêque s'engageait à ne plus jamais faire la moindre réclamation au sujet de cette terre. Il fut entendu, en outre, que les députés du clergé employeraient cette somme aux réparations de l'évêché et rapporteraient avant un an les quittances de l'argent ainsi dépensé au seigneur de Saulsac.

Cette convention fut examinée au Conseil du roi et approuvée. Henri III, le 20 mars 1576, fit rédiger à Paris des lettres patentes pour ordonner au Parlement de Dauphiné, au bailli de Viennois, au lieutenant de celui-ci, et à tous les officiers de la région de laisser le seigneur de Saulsac paisible possesseur de la terre de Revel. Il stipulait expressément que celui-ci devrait désormais lui faire hommage pour cette terre.

La minute des lettres patentes d'Henri III se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Lyon, dans la collection Morin-Pons.

Ce document est une minute, comme le prouvent de nombreuses ratures et l'absence de toute trace de signe de validation.

Au dos, se trouvent deux courtes notes. L'une d'elles est illisible, car même avec le sulfhydrate on ne peut plus en faire revenir les caractères absolument effacés, et c'est dommage, car elle nous apprendrait sans doute des choses intéressantes. L'autre note peut se lire ainsi : Lettres d'amodiation faictes par le roy de la terre de Revel non passées.

1576.—20 mars. —Paris. — *Minutes de lettres patentes d'Henri III, roi de France et de Pologne, ordonnant au Parlement de Dauphiné et au bailli de Viennois de laisser le seigneur de Saulsac en possession de la terre de Revel achetée par lui à l'archevêque de Vienne Jean de la Brosse, malgré les réclamations des archevêques Vespasien Gribaldi et Pierre de Villars, une somme de 1.500 livres tournois ayant été, en vertu d'un arbitrage du 25 novembre, versée à ce dernier par le seigneur de Saulsac et employée aux réparations de l'évêché.*

(1) Voir le t. XVI de la Gallia Christiana, col. 125-126, Pierre V de Villars abdiqua en 1587.

(Bibliothèque municipale de Lyon. — Coll. de chartes léguée par M. Henry Morin-Pons, en cours de classement et d'inventaire).

Sur parchemin.

Henry, (1) par la grace de Dieu, roy de France et de Poloigne, Daulphin de Viennois, conte de Valentinois et Diois, a tous ceulx qui ces presentes lettres verront, salut. En suyvant les lettres patentes du feu roy, nostre tres cher seigneur et frere, du moys de may mil cinq cens soixante troys, pour vendre et alienner des maisons, justices, bien et revenu temporel du clergé de France, messire Jehan de la Brosse, lors archevesque de Vienne, auroyt exposé en vente le chasteau, terre et jurisdiction de Revel en Daulphiné, deppendant du dit archevesché, sans y comprandre le greffe et revenu d'icelluy, et apres les avoir faict avaluer, mis les affiches, faict les proclamacions necessaires et, observé la forme, ordre et reglement porté par les dites lettres, le dit chasteau, terre et jurisdiction de Revel furent adjugez a notre amé et feal gentilhomme ordinaire de nostre maison Jehan-Françoys de Saulsac, baron du dit lieu, comme plus offrant et dernier encherisseur, pour le pris et somme de *soixante six escus* (2) *d'apportiers* (3) qu'il auroyt fourny comptant es mains du receveur general de noz finances au dit pays, a l'acquit et descharge de partie de la somme a quoy le dit archevesché avoyt esté taxé pour sa cottité de la dite aliennation et depuis nostre dit seigneur et frere par autres lettres patentes du moys de janvier mil cinq cens soixante quatre permit et accorda aux gens du dit clergé grace et faculté de rachapter les dis biens venduz en vertu des precedentes lettres et pour cest effect alienner de leurs biens, immeubles moins utiles et commodés, ordonnant que les dis biens qui seroient venduz et aliennez seroient tenuz et mouvans et releveroient de nostre plus prochaine terre et seigneurie, par vertu de laquelle permission le dit de La Brosse, archevesque de Vienne, avec l'advis des depputez du clergé du dit diocese, auroyt exposé en vente le dit chasteau, terre et jurisdiction, rentes et revenus du dit Revel et apres avoir informé de la vailleur d'icellux, present nostre procureur, et les criées et proclamacions accoustumées faictes, les dis chasteau, terre, seigneurie et juridiction, rentes et revenu en deppendans furent venduz, adjugez et delivrez au dit sieur de Saulsac, comme plus offrant et dernier encherisseur, observées les solemnitez requises, moienant le pris et soume de

(1) En marge : *ratification de contract. [Cire] rouge.* — En haut (écriture postérieure) : *rente quatre.*

(2) En surcharge. — *De deux cens livres tournois, effacé.*

(3) Le *p* à l'abréviation de *per.* M. Dieudonné estime qu'il s'agit d'une de ces expressions de la langue numismatique dont le sens est encore ignoré.

mil escus (1), compris les deux cens livres du pris de la dite premiere alienation, laquelle somme il auroyt fournye comptans au receveur du dit clergé pour emploier au rachapt du temporel du dit clergé a Vienne, au moien desquelles adjudications ratifiées par le dit arcevesque le dit sieur de Saulsac auroyt esté faict seigneur et possesseur des dites choses a luy vendues et combien que les dites adjudications ayent esté faictes par vertu des lettres patentes de nostre dit feu seigneur et frere et que le reglement et forme par luy prescriptz et establiz fussent exactement observez sans que les dites alienacions peussent estre revoquées en doubte ne le dit sieur de Saulsac empesché en la joyssance des dites portions vendues, neantmoins messire Vaspasien Gribaldi, successeur arcevesque et comte du dit bien (*sic* : pour lieu) auroyt par vertu des lettres par luy obtenues faict convenir le dit sieur de Saulsac en nostre court de Parlement de Dauphiné sur la (2) rescision du dit contract d'alienacion, pretendant les choses aliénées n'avoir esté vendues selon leur juste pris (3), au moien de quoy proces auroyt meu en nostre dite court et depuis reprins par messire Pierre de Villars, de present arcevesque et comte de Vienne, et, par ce que le dit proces ne pourroyt estre instruit ne jugé sans grands fraiz aus dis de Villars et de Saulsac, auroient esleu et convenu arbitres pour la desision du dit diferend et ayant pour cest effect mis par devers eulx leurs pro[*cur*]eur et tiltres, respectivement les dites parties, de l'avis des dits arbitres et en leur presence, seroient entrez en composition et par contrat passé et accordé le vingt-cinquiesme de novembre dernier passé, par lequel le dit [se]igneur de Saulsac auroyt fourny et delivré comptant au dit de Villars, arcevesque de Vienne, la somme de quinze cens livres tournois pour tous droicts de plus value, noms, actions et reclamacions que le dit ar[ce]vesque de Vienne ou ses successeurs au dit arcevesché ou de present peuvent avoir et pretendre a l'advenir sur les dis chasteau, terre, jurisdiction, greffes, rentes, serviz, arrerages, droitz seigneuriaux, fruitz, ren[tes], apartenan[ces dep]endans de Revel, toutes lesquelles choses le dit arcevesque, pour luy et ses successeurs auroyt cédé, transporté et delaissé au dit sieur de Saulsac, ses hoirs et ayans cause, pour en joir perpetuellement, sans aucun[e *partie*] en reserver ne retenir, ratifiant et approuvant les contractz, alienacions et adjudications cy dessus declairées pour estre a tousjours vallables et a cest effect consenty le dit contract estre par nous ratifié

(1) En surcharge. — *De troy cens livres tournois*, effacé.

(2) *nullité et*, effacé.

(3) *Et aussy que les formes substantialles portées par les dites lettres patentes, memoires et instructions cy attachées n'avoir esté observées*, effacé.

et aprouvé par nostre d[it seigneur et f]rere et les depputez du dit clergé ayant (1) promis emploier les dites quinze cens livres aux reparacions du dit evesché et en rapporter les quictances au dit sieur de Saulsac dedans ung an, selon qu'il est plus a plain contenu [au long] par le dit contract cy attaché avec les deux autres contenans les dites adjudicacions, le tout cy attaché, lesquelz veuz en nostre dit conseil, *Sçavoir faisons* que nous, de l'advis [des] gens d'icelluy et ayant esgard que l[es dites alie]nacions et adjudicacions ont esté faictes par vertu des lettres patentes de nostre dit feu seigneur et frere verifiées en nostre dite court de Parlement de Dauphiné et le contract depuis p[assé par] le dit de Villars, de l'advis [d]es dis arbitres [et a l']avantage du dit clergé par le moien du supplement du dit pris fait par le dit sieur de Saulsac, avons, de notre plaine puissance et auctorité royal delphinal, ratifié, confir[mé et] approuvé, ratifions, confirmons [et approuvo]ns les dis contractz et tout le contenu d'iceulx, selon leur forme et teneur, voulons, ordonnons et nous plaist qu'ilz sortent leur plain et entier effect, et, ce faisant, que le dit seigneur de Saulsac, ses hoirs [et a]ians cause [joissen]t plainement, paisiblement et perpetuellement des dis chasteau, terres, jurisdiction, grosses, rentes, fruitz, revenuz du dit Revel et y appartenans, sans que le dit archevesque, ses successeurs ne autres pui[ssen]t cy apres p[rete]ndre ne poursuyvre aucune chose (2), imposant silence perpetuelle, encores que la forme, (3) a la charge que le dit sieur de Saulsac sera tenu nous prester foy et hommage a cause du dit chasteau et fief de Revel (4) et ses appartenances pour le tenir de nous a fief et hom[m]age, selon la coustume du pays, et qu'il est porté par icelluy edit. Si donnons en mandement par ces presentes a noz amez et feaulx les gens de nostre court de Parlement de Dauphiné, bailly du dit Viennois ou son lieutenant et autres noz justiciers et officiers qu'il

(1) En surcharge. — En ont, effacé.

(2) En surcharge : Nullité des dis contractz et adjudicacions ne demander aucune plus valeur ou supplement de pris, leur, effacé. — Les mots : imposant... forme ont été laissés par oubli.

(3) Substanti[ell]e portée par les dites lettres patentes et institutions de nostre dit feu seigneur et frere n'ayant esté entierement observées, que ne voulons empescher l'effect de ces dites presentes ne alterer en aucune maniere la valeur d'ice des [dites] adjudicacions et contractz de transaction, effacé.. — Instructions, en surcharge, audessus d'institutions.

(4) En marge, vers le 3^e quart (écriture postérieure) : Fault veoir se l'employ des dis deniers et comme il (?) se peult dispenser des solemnitez non gardées.

apartiendra, que ces presentes ilz facent respectivement publier et enregistrer, garder et entretenir et du contenu joyr et user plainement et paisiblement et perpetuellement le dit sieur de Saulsac, ses hoirs et ayans cause, sans souffrir leur estre faict ne donné aucun empeschement au contraire, car tel est nostre plaisir, nonobstans les autres permissions que nous pourrions fere et accorder cy apres aux gens du dit clergé de rachepter leur dit domaine alienné et quelconques ordonnances et deffenses a ce contraires ausquelles nous avons pour effectuer au presentes derogé, derrogeons et a la derogatoire de la derogatoire y contenue de nostre mesme puissance et auctoité. En tesmoing de ce, nous avons faict metre nostre seel a ses dites presentes. *Donné a Paris, ou XX^{me} jour de mars, l'an de grace mil cinq cens soixante seize et de nostre regne le deuxiesme.*

(Au dos). Par le roy Daulphin, en son conseil. Cornuel.

Lettres d'Amodiation (1) faictes par le roy de la terre de Revel non passées (2).

Louis CAILLET,

Conservateur de la Bibliothèque de Limoges.



(1) Amodier : donner un domaine à ferme moyennant une prestation en nature.

(2) Autre courte note de 4 lignes, illisible, même à l'aide du sulfhydrate, les caractères ne revenant plus.

Chronique Viennoise

— Notre ami M. Marcel Reymond, président du Comité de patronage des étudiants étrangers de l'Université de Grenoble, a fait au mois de janvier 1911 cinq conférences en Allemagne sur *Le Dauphiné artistique et pittoresque* : à Düsseldorf, pour le *Cercle littéraire français* ; à Bonn, pour la *Gesellschaft für Literatur und Kunst* (Société littéraire et artistique) ; à Francfort sur le Main, pour la *Neusprachliche Vereinigung* (Association pour l'étude des langues modernes) ; à Wiesbaden et à Stuttgart, pour le *Cercle français* de ces deux villes. Les journaux allemands ont donné des comptes-rendus très élogieux de ces conférences où M. Reymond a fait connaître les beaux sites dauphinois et les monuments de Vienne, de Grenoble, de Saint-Antoine, etc... Nous le remercions bien sincèrement pour cette magnifique propagande, continuée avec une conférence à Marseille, organisée fin février par le Syndicat d'initiative de Provence, et avec une tournée de conférences en Ecosse.

— Notre ville a été visitée en 1910 et 1911 par plusieurs sociétés ou groupements, parmi lesquels nous devons mentionner spécialement :

2 septembre 1910, *Société des sciences naturelles et de l'enseignement populaire de Tarare*, sous la conduite de son président, M. Prothière (compte-rendu par M. Bizot dans le *Journal de Vienne* du 10).

3 septembre, *Etudiants étrangers de l'Université de Grenoble* (compte-rendu par M. Bizot dans le *Journal de Vienne* du 17).

28 mai 1911, *Académie delphinale* de Grenoble. La caravane, composée d'environ 50 personnes, dont les dames formaient près de la moitié, a été reçue à son arrivée en gare à 7 h. 44 du matin par une délégation de la *Société des Amis de Vienne*, qui l'a accompagnée au cours de sa visite.

Aux Grenoblois et aux Viennois se joint un groupe de membres de la *Société d'archéologie de la Drôme* et du *Photo-Club Lyonnais*.

La visite de Vienne a commencé par l'examen des restes du Théâtre romain conservés dans le jardin de l'Œuvre du Bon Pasteur, sur la pente du coteau de Pipet. M. Bizot a expliqué les résultats principaux des fouilles qu'il poursuit sous la partie en terre-plein ; elles établissent nettement que l'édifice en question était un théâtre, on aperçoit les larges dalles des rangs inférieurs de gradins au-dessus de l'orchestre.

Ensuite la caravane a visité le Collège et l'église Saint-André-le-Haut, la porte de l'Ambulance, nos vieilles maisons des XII^e et XV^e siècles, l'église Saint-André-le-Bas et la cathédrale St-Maurice.

A midi, autour d'une table bien servie, à l'Hôtel du Nord, s'asseyaient environ 70 convives.

Au centre est M. Dumesnil, professeur de philosophie à l'Université de Grenoble, président de l'Académie delphinale, entouré par Mgr Bellet, président de la Société d'archéologie de la Drôme; M. le chanoine Ulysse Chevalier, l'éditeur du *Cartulaire de St-André-le-Bas* et l'auteur de tant d'ouvrages capitaux pour l'histoire et l'archéologie dauphinoises; M. Marcel Reymond, membre de l'Académie delphinale, président du Comité de patronage des étudiants étrangers de l'Université de Grenoble; MM. Bizot, Ronjat et Firmin Allemand, président honoraire, président en exercice et vice-président de la Société des Amis de Vienne.

Au dessert, M. Ronjat exprime les regrets de M. le Sous-Préfet, de M. le Maire et de M. le Principal du Collège, empêchés d'assister à la réunion, et souhaite en ces termes la bienvenue aux visiteurs de Vienne :

« Mesdames et Messieurs de l'Académie delphinale et vous tous qui les accompagnez, soyez les bienvenus ! Soyez les d'autant mieux que — sans reproche — nous sommes restés bien longtemps sans vous voir.

« Vous avez du reste choisi un bon moment pour votre aimable visite : vous arrivez quand notre président honoraire vient de découvrir l'orchestre du théâtre romain, et vous avez pu ce matin, sous sa conduite, examiner les restes de ce vaste édifice et apprécier l'importance des résultats acquis par les fouilles que M. Bizot dirige avec une ardeur qui défie les années.

« Ai-je besoin de vous souhaiter la bienvenue ? N'êtes-vous pas ici chez vous ? Grenoble et Vienne ne font qu'un depuis que votre éminent confrère M. Marcel Reymond les a associées dans un livre qui est notre bréviaire. Plusieurs d'entre vous ont des titres impérissables à notre reconnaissance et se sont acquis vraiment droit de cité parmi nous. A côté de M. Marcel Reymond, dont la saine érudition et l'éloquence familière et savoureuse ont fleuri d'une inoubliable conférence sur *L'Art en Dauphiné* la première assemblée générale annuelle de la Société des Amis de Vienne, nous avons joie à retrouver dans vos rangs M. Henri Ferrand qui, à une autre de nos réunions, nous présentait par la parole et par l'image, toutes deux issues de son talent aux faces multiples, un attachant tableau de ce monde alpin qui domine nos horizons viennois et que du haut de nos modestes coteaux nous saluons d'une admiration émue.

« J'en passe, et des meilleurs.

« Messieurs de l'Académie delphinale, votre savant confrère M. Prudhomme, que nous regrettons tous de ne pas voir aujourd'hui, vous dirait que nos deux villes se sont parfois disputé de vaines préséances. Mais aujourd'hui la vénérable capitale des Allobroges et des rois de Bourgogne et de Provence et l'élégante capitale du Dauphiné ne rivalisent plus que par leur zèle à mettre en valeur les trésors que la nature et l'art ont semés sur leur territoire avec une exemplaire prodigalité et par l'ardeur au travail fécond dont les résultats rendent possibles d'aussi nobles efforts.

« Grenoblois et Viennois, nous sommes de trop vieille maison pour donner dans cette étrange erreur que travailler serait déroger. Vous êtes gantiers et nous sommes drapiers, et cela fait la prospérité de nos villes. Et nous avons aussi comme vous des savants, des historiens, des archéologues, travailleurs aussi méritants que les gantiers et les drapiers : pour être moins immédiatement tangible, le résultat de leurs efforts n'en est pas moins utile, car l'humanité se compose de plus de morts que de vivants, le passé enfante l'avenir, et la tradition sainement entendue est le fondement même du progrès sainement poursuivi. Et cela nous unit, car c'est le véritable patriotisme, non pas ce patriotisme négatif qui consiste à mal connaître son pays et à confondre les autres dans une haine ou une envie ignorante, mais le patriotisme positif de ceux qui, connaissant leur pays natal, l'aiment de tout leur cœur, et de toutes leurs forces s'appliquent à le servir ».

En une improvisation élégante et familière, M. Dumesnil salue les *Amis de Vienne*, qui reçoivent si bien leurs voisins grenoblois, la *Société d'archéologie de la Drôme* représentée par de patients et savants explorateurs des archives dauphinoises, les dames qui sont le charme de cette réunion; puis la merveilleuse description du paysage viennois dans le *Poème du Rhône* de Mistral lui fait évoquer toute la grandeur de la ville belle et de la ville sainte entre les deux sommets suprêmes de son art, témoins illustres de la civilisation chrétienne, le temple d'Auguste et de Livie et la cathédrale Saint-Maurice.

M. Bizot prononce ensuite l'allocution suivante :

« Messieurs,

« Le 14 Juin 1894, sous l'heureuse inspiration de son éminent président M. Marcel Reymond, que nous sommes heureux de revoir aujourd'hui sur la brèche, toujours ardent et dévoué, l'Académie delphinale prenait l'initiative d'instituer une promenade archéologique annuelle, et pour ses débuts elle en confiait le succès et l'honneur à la ville de Vienne, à celle que Grenoble dénommait son

ainée ; celle-ci, flattée de la sympathique déférence que ce choix lui témoignait, accueillait avec de respectueux égards les bien distingués membres de la très honorable compagnie ainsi que les savants de la région dauphinoise, ses invités : MM. Ulysse Chevalier, membre correspondant de l'Institut, de Cazeuville, président de l'Académie de Lyon, M. le comte de Galbert, M. Prudhomme, archiviste du département, MM. H. Ferrand, de Crozals, Rey, Chabert, Félix Viallet et combien d'autres, au nombre d'environ 50, dont je m'excuse de n'avoir pas retenu les noms, mais tous appartenant ou grossissant les rangs de l'élite intellectuelle de la société dauphinoise et apportant en personne leur adhésion à une innovation qui promettait d'ajouter de nouveaux charmes à cette science de l'archéologie, à cette époque encore peu cultivée ailleurs que dans les livres au texte quelquefois insuffisant, apparaissant austère, confinée dans le cortège des siècles sur le seuil de la nuit des temps, alors que dans des mains intelligentes elle tenait le flambeau de l'histoire.

« Cette heureuse expérience a reçu une si flatteuse sanction qu'elle jalonne aujourd'hui la 17^e année de son existence, en rayonnant dans toute la contrée où elle répand le sentiment de l'attachement au sol de la patrie, le culte des ancêtres, l'amour de la science et des arts et, je ne saurais l'omettre, l'admiration exubérante de cette Nature qui se montre si généreuse en tous les phénomènes qui nous entourent des sommets de votre région alpestre pleins de tant de grandeur jusqu'aux rives enchanteresses de notre Rhône au cours majestueux qui, un jour, porta orgueilleusement notre Dauphin et le Génie de la Provence, nobles fleurons des couronnes des deux reines de l'ère romaine qui furent *Vienna la Bella* et *Arelate la Constantinella*, ce doux pays de Mircille, fleur de poésie et nid ardent de la Cigale, l'amie des Muses, dirais-je, en m'associant à la pensée poétique d'un des vôtres, en une de vos charmantes excursions à Arles.

« Nous aimons à croire, nous Viennois, et il nous est agréable de penser que le succès de votre première excursion en cette ville vous a enhardis dans vos explorations et qu'il a encouragé l'Académie delphinale à aller frapper aux portes des villes qui avaient gardé des souvenirs de leur grand passé pour se faire ouvrir l'écrin des bijoux de leur art national et moissonner au travers des âges en revenant de chaque excursion, comme la fourmi pendant l'été, avec vos albums ornés d'intéressants croquis et vos carnets abondamment chargés de notes qui reverront le jour au cours des séances de cet hiver prochain, alors que les dilettanti à l'esprit plus subtil, ennemi des moindres fatigues, se sont plu seulement à parer leur souvenir ici d'un motif sculpté ou peint vu en courant, là d'un ri-

che tissu du moyen-âge, d'un bronze ciselé ou plus modestement d'une statuette antique modelée d'argile, objet d'art quand même.

« Ce retour au point de départ, après ces longues années, nous donne donc, Messieurs, l'agréable impression que vous vous êtes souvenus de nous comme il en est entre d'anciens et grands amis ; aussi croyez bien que nous vous accueillons avec les sentiments les plus élevés et doublés de satisfaction à la pensée de répondre à vos désirs en vous faisant apprécier nos récentes découvertes archéologiques : en effet, depuis votre visite, il nous a été donné d'ajouter quelques pages intéressantes à l'album des monuments antiques de Vienne.

« Nous faisons allusion d'abord à son Cirque antique, sur l'histoire duquel il s'était fait, de temps immémorial, un silence absolu, soit qu'une partie de ses substructions fussent dissimulées sous d'épaisses couches de remblai et que l'autre fût détruite, il n'en restait plus de témoin contemporain apparent que l'aiguille muette de la *spina* dont chacune des assises était en vain interrogée par un cercle restreint d'amis de l'antiquité. C'était pour le public le tombeau de Pilate, selon la légende la plus accréditée ; quant aux historiens anciens, ils avaient vu là un monument commémoratif élevé en l'honneur de tels empereurs ou de quelque autre grand personnage digne de mémoire, dont ils commentaient les mérites en imaginant même des faits qui touchaient de près à la fable et faisaient tache dans l'histoire de Vienne.

« Il fallait couper court au récit de ces légendes : sur l'intelligente initiative de la Municipalité, le sol environnant l'Aiguille fut alors remué sur près d'un demi-kilomètre de longueur et bientôt des substructions formées de murs épais, se croisant en sens divers, se révélèrent sur de nombreux points, accusant un monument dont la superficie n'était pas moindre de 50.000 mètres ; le plan relevé méthodiquement permit de constater que c'était bien celui d'un cirque dont les parties extrêmes, l'hémicycle et les *carceres*, de formes bien intéressantes et bien conservées, faisaient foi. De la comparaison de ce monument avec ceux connus de France, on est autorisé à dire que celui de Vienne est le plus complet : c'est donc là un point important acquis à l'histoire monumentale de Vienne.

« A la suite de la découverte du cirque, entraîné dans la voie des recherches antiques, nous avons été également heureux en celle de cet autre édifice que sa position privilégiée et quelques restes de construction d'une allure singulière semblaient dénoncer comme dépositaire mystérieux des souvenirs de la grande époque romaine : aussi, après quelques travaux de sondage qui ont amené au jour les indices d'un monument de grande proportions, nous sommes-nous cru autorisé à entreprendre des fouilles sur un plan d'ensemble ; elles

nous donnèrent en effet un résultat très satisfaisant : un dallage, trouvé à cinq mètres de profondeur, des gradins à toutes les hauteurs, des canaux, des rigoles, etc., mais malheureusement très dégradés et souvent détruits : des mains cupides ou inconscientes avaient brutalement arraché les pierres des maçonneries d'art pour en faire des murs de clôture ou de soutènement.

« N'ayant pu réjouir ici vos yeux par la vue d'un de ces édifices qui ont conservé l'empreinte magistrale que revêtirent un jour nos monuments, nous nous estimons heureux si nous avons quelque peu fait partager notre émotion en découvrant au fond de ces fouilles quelque détail intéressant, tel qu'apparaîtrait un nouveau-né dans son berceau ; ses traits indécis se dessineront bientôt avec la restitution du plan dont nous entrevoyons déjà les lignes principales.

« Quoi qu'il en soit, si l'état actuel de conservation de ce monument doit vivement faire regretter son infériorité vis-à-vis des édifices similaires du midi de la Gaule, favorisés qu'ils ont été par l'abondance et la richesse des matériaux de construction, il n'est pas d'une ampleur moindre et peut même leur faire envie par son beau site, son riche panorama sur la vallée du Rhône et les montagnes lointaines du Vivarais ; on se plaît à reconnaître la manifestation du génie des Romains dans le choix de cet emplacement pour la construction d'un monument de cette nature ; on est autorisé dès à présent à juger que c'était un théâtre : par son aménagement sur la montagne, son orientation et la structure de l'orchestre, tout invite à lui faire l'attribution de cette destination dans l'antiquité.

« Il nous paraît difficile d'entrer dans l'histoire particulière de ces deux monuments et d'aller au-delà de leur description ; on les interrogerait en vain, cela soit dit en général même pour ceux qui sont arrivés jusqu'à nous plus complets, ils semblent encore nous jeter un défi par leur mutisme, c'est qu'ils ont un côté mystérieux ; nous n'en voulons prendre pour exemple que le temple d'Auguste et Livie : il nous dissimule son âge et nous cache encore le nom de son fondateur, c'est pourquoi il nous eût été agréable de vous en entretenir et de vous convier à interroger l'inscription de sa frise dont les premiers mots disparus par suite de circonstances fortuites ont reçu une interprétation que nous prenons la liberté de considérer comme fautive, toute réserve faite pour le nom d'Auguste et les mots qui le suivent, qui sont indiscutables ; nous aurions également désiré vous mentionner les autres monuments intéressants que nous n'avons pu visiter, mais les programmes ont leurs exigences, nous nous y soumettons en manifestant le désir que la vision de nos monuments, images d'un grand passé, anime vos esprits d'un agréable souvenir de Vicme alors que nous, très touchés de l'amabilité des membres

de l'Académie delphinale, que nous désirerions pouvoir citer tous, nous limitant, faute d'espace, à mentionner MM. Dumesnil, président, Marcel Raymond, de Miribel, Ferrand, capitaine Jusler, Ulysse Chevalier, Mgr C. Bellet, Dr Comte, J. Second, professeur Joly, Borgey, sculpteur, nous leur témoignons avec l'expression de notre vive sympathie toute notre admiration pour les grandes institutions littéraires, scientifiques et artistiques qui font de Grenoble une des villes les plus florissantes de France ».

Mgr. Bellet, président de la *Société d'archéologie de la Drôme*, prend la parole en ces termes :

« Mesdames,

« Messieurs,

« Mon savant ami, M. le chanoine Ulysse Chevalier, et moi-même, nous sommes de trop vieux associés de l'Académie delphinale pour ne pas remercier son distingué président, M. Dumesnil, d'avoir bien voulu nous inviter, ainsi que la Société d'archéologie de la Drôme, à prendre part à votre intéressante excursion dans l'ancienne *civitas* des Allobroges. Le petit groupe drômois — venu de la partie qui se rattachait au diocèse de Vienne — est tout heureux de se trouver en une compagnie d'élite, où l'érudition, les lettres et les arts comptent des représentants si autorisés.

« Ouvrant le feu oratoire, M. Ronjat, l'érudit président de la Société des Amis de Vienne, nous a véritablement charmés par ses paroles éloquentes, émues, d'une forme littéraire parfaite, et que nous avons chaleureusement applaudies, tant il a su plaire et au cœur et à l'esprit !

« Qu'il me soit permis d'évoquer ici un souvenir qui lui est cher, souvenir déjà bien lointain, mais que je n'ai eu garde d'oublier.

« Au mois de septembre 1879, la Société française d'archéologie tenait sa session annuelle à Vienne même, sous la présidence effective de M. Léon Palastre. Si je ne me trompe, M. Ronjat, sénateur et maire de Vienne — qui nous avait si courtoisement reçus — était l'un des présidents d'honneur. Le soir de la clôture, un banquet nous réunissait tous dans l'antique église St-Pierre, devenue un admirable Musée lapidaire. Pouvait-on rêver meilleur cadre pour un dîner d'archéologues ? Vraiment, la cuisine en semblait plus savoureuse. En tout cas, M. Ronjat nous régala autrement, et mieux encore, par un beau toast où il évoqua, avec un à-propos charmant, le grand poète Viennois, Ponsard, et son héroïne fameuse, Lucrèce.

« Tout à l'heure, j'ai cru l'entendre par la bouche de son fils. L'illusion était bien permise : n'était-ce pas la même délicatesse de sentiments, la même éloquence du cœur, qui, à plus de trente ans d'intervalle, vibrait harmonieusement en une douceur infinie !

« Que dire maintenant du discours du président de l'Académie delphinale, sinon qu'avec un naturel exquis, une élévation de pensée captivante au possible, M. Dumesnil nous a parlé en poète, en artiste, en philosophe — il l'est si aimablement — et, quand, par la plus agréable des fictions il nous faisait remonter le Rhône, même à l'époque romaine, ou semblait percevoir jusqu'au bruit des rames aux mains des vigoureux *nautae Rhodanici* dont parlent les inscriptions. Et puis, on songeait à ce célèbre *vin poissé* des Allobroges, si fort estimé des Romains, et mentionné par Martial, un ironiste, celui-là. L'impeccable science épigraphique d'Allmer a su le commenter, sur ce point particulier, avec toute la clarté désirable.

« Le nom impérissable d'Allmer rappelle immédiatement les noms de deux savants modestes et de valcur, qui ont bien mérité de Vienne, j'ai nommé M. Allemand, architecte et inspecteur des monuments historiques, et M. Bizot, conservateur de la bibliothèque et du musée. Tous les deux se trouvaient au Congrès de 1879, ce qui ne nous fait pas très jeunes. Ce matin, nous avons admiré l'empressement aussi dévoué que judicieux avec lequel ils nous ont dirigés à travers les rues de la ville, nous conduisant vers tant de belles choses du passé, qu'ils connaissent mieux que personne.

« Les monuments de Vienne ont trouvé en M. Marcel Reymond un interprète dont la haute compétence en ce tout ce qui touche à l'histoire de l'art n'était pas un des moindres attraits de l'excursion. C'était plaisir que de l'entendre nous expliquer la genèse, l'inspiration et le sens élevé des monuments dans leurs trois phases principales : l'antiquité, le moyen-âge et la renaissance. Dans ses aperçus profonds, bien que forcément rapides, toujours d'une justesse irréprochable, on se sentait captivé, sans s'en étonner pourtant, car on savait que celui qui interprétait si bien toutes choses était l'auteur même de la *Sculpture florentine*, ce beau travail qui restera, puisque sur ce sujet fameux il est le livre définitif.

« En face de l'admirable portail de St-Maurice, il nous montrait après la période de calamités, la pensée religieuse venant apporter aux âmes troublées un réconfort très doux, et leur présenter la vie apaisée et confiante. Pour y aider, les artistes chrétiens se plurent à figurer des enfants rians, jouants, chantants, dansants, pleins de joie et de beauté dans leur grâce innocente. Cette grande pensée, M. Reymond l'avait déjà constaté chez les primitifs italiens, et il lui a consacré des pages magnifiques.

« Grâce à lui, nous emportons de cette trop courte journée une impression profonde de plaisir intellectuel pleinement satisfait, et, désormais, en reportant notre pensée vers l'un ou l'autre de ces monuments de Vienne, il n'est pas un de nous qui ne dise : C'est encore à ce grand critique d'art que je dois de l'avoir bien compris.

« Cette réflexion est sûrement la vôtre à tous. C'est donc celle des Drômois, qui vous garderont une fidèle reconnaissance pour les avoir conviés à de si nobles jouissances.

« Permettez-moi une dernière réflexion.

« Pendant que l'Académie delphinale creuse, dans le domaine de l'intelligence, un sillon profond et de plus en plus fertile, si l'on en juge par ses excellents résultats, la Société d'archéologie de la Drôme creuse aussi le sien, heureuse et fière de se trouver en bonne confraternité avec sa grande sœur de Grenoble.

« Ce n'est pas sans émotion que je dis ces choses, car je suis un vieux Grenoblois qui conserve au cœur le culte du pays natal.

« Je salue Grenoble et Vienne, si bien représentées ici, je les salue avec respect et amour, et, pour finir par un mot qui résume tout, je dis bien haut : A Vienne ancienne, à Vienne chrétienne, à Vienne moderne ! Vive Vienne ! Vive Grenoble ! ».

M. Second, de Grenoble, a clos la séance en récitant une de ses compositions poétiques si appréciées.

Puis on a repris la visite de la ville : Musée lapidaire et Jardin public, où MM. Reymond et Bizot ont continué les intéressantes explications commencées dans la matinée, et nos hôtes sont repartis à 3 h. 54, quittant trop tôt à notre gré une ville où il y a tant de choses à voir et où ils ont su se faire tant d'amis.

— Depuis les recherches de Schneyder, les restes de gradins qui couvrent la pente du cotéau de Pipet et les terre-pleins inférieurs du jardin du Bon Pasteur étaient généralement considérés comme les vestiges d'un amphithéâtre romain, et l'on admettait l'existence d'un théâtre romain à Beaumur. Mais dès 1879 (*Congrès archéologique de France, XLVI^e session, séances générales tenues à Vienne en 1879*, Paris, Champion et Tours, Paul Bouserez, 1880, p. 411 et suiv.), M. T. Desjardins combattait cette manière de voir : les amphithéâtres sont généralement construits en plaine ; les gradins de Pipet dessinent un hémicycle plutôt qu'un arc d'ellipse, et leurs extrémités s'appuient au rocher de manière à exclure la possibilité de dégagements latéraux, caractéristiques des amphithéâtres romains ; si l'édifice avait été un amphithéâtre, son autre grand arc aurait exigé des soubassements formidables en raison de la pente du terrain ; donc ce devait être un théâtre ; l'existence d'un théâtre voisin à Beaumur n'est pas une objection, puisque à Pompeii, ville qui ne paraît pas avoir été plus peuplée que Vienne, il y avait deux théâtres absolument contigus, destinés l'un à la tragédie et l'autre à la comédie ; au reste Schneyder a pu se tromper sur la destination du monument de Beaumur.

Depuis l'année 1908, M. Bizot a entrepris des fouilles qui dès à

présent vérifient pleinement les déductions de M. T. Desjardins (cf. plus haut, p. 75, visite de l'*Académie delphinale* et p. 48, 49, conférence de M. J. Bourcier). Au gradin le plus bas il a trouvé une belle bordure en pierre de taille de 39 centimètres de haut sur 39 également d'épaisseur, puis un dallage, puis une aire en lit de maçonnerie. Ce dallage représente la *praecinctio* servant de promenoir et conduisant aux petits escaliers du premier *maenianum* ; l'aire maçonnée représente l'*orchestra*, dont le revêtement de marbre a disparu. Rue du Repentir il a trouvé un corridor menant de l'extérieur à l'*orchestra* et à la première *praecinctio*, corridor limité par le mur sur lequel s'appuient les gradins inférieurs. Sous les gradins sont les substructions de canaux destinés à évacuer les eaux qui suintent à travers la colline. Restent à faire des nivellements précis et des fouilles pour retrouver la scène (rapport déposé à la Mairie, daté du 16 juillet 1910).

— Le 10 mars 1911, dans une tranchée pratiquée pour des plantations nouvelles sur la place St-Pierre, on a trouvé une tombe gallo-romaine contenant une élégante *ampulla* à long col en verre irisé. Ce vase a été placé au Musée des beaux-arts et d'archéologie (voir l'article de M. Bizot dans le *Journal de Vienne* du 15).

— Au cours des travaux de construction d'un groupe scolaire place Emile Zola, on a découvert, souvent fort près du sol actuel, une quantité considérable d'ossements humains (novembre 1910). Ces ossements faisaient probablement partie de l'ossuaire des religieux de Saint-André-le-Bas.

— Fin mai 1911 a été placé au Jardin public, près de l'entrée du côté du Rhône, l'*Espoir vaincu* de notre compatriote Joseph Bernard, exemplaire en marbre (notre Musée des beaux-arts et d'archéologie en possède un exemplaire en plâtre patiné).

— Nous avons eu en 1910 un été relativement froid et pluvieux. A la fin de juin et pendant la première moitié de juillet le Rhône a éprouvé une crue moins forte que celle de l'hiver précédent (v. notre *Bulletin* n° 6, p. 62), mais remarquable par sa durée exceptionnelle à ce moment de l'année.



Bibliographie Viennoise

Nous donnons ici un compte-rendu des publications récentes ou récemment acquises par notre Bibliothèque municipale qui intéressent Vienne et ses environs aux points de vue divers qui font l'objet de l'action de notre Société.

Nous serons extrêmement reconnaissants à ceux de nos sociétaires qui voudront bien nous signaler chaque année les publications de cette nature.

Henri GONZALEZ. *Le latin de saint Avit, évêque de Vienne (450?-528?)* Paris, Félix Alcan, 1909 (n° xxvi de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris*), grand in-8° de XI-767 p.

Sur une demande faite par notre président, le distingué professeur en Sorbonne a bien voulu offrir à notre Bibliothèque municipale un exemplaire de ce livre, qui vient enrichir de la façon la plus heureuse le fonds viennois.

Alcimus Ecdicius Auitus appartenait à une famille gallo-romaine des plus distinguées. Il reçut l'éducation soignée que connaissait son temps, éducation dont la rhétorique était l'élément essentiel. « Les rhétEURS prescrivaient à leurs élèves la lecture des bons auteurs; ils leur recommandaient d'en faire des extraits, qui devaient être appris par cœur, et cette habitude, contractée à l'école, était si impérieuse qu'elle s'imposait à tous ceux qui plus tard se piquaient d'écrire, aux plus distingués comme aux plus médiocres. En préconisant cet exercice, les professeurs de rhétorique n'avaient, au début, d'autre préoccupation que de proposer aux jeunes gens de bons modèles de style, de qui ils devaient apprendre l'abondance oratoire, l'art de varier les métaphores et d'arranger les mots dans la phrase. Mais cet enseignement, qui n'était pas mauvais en soi, quand il était donné à de jeunes talents qui s'essayaient moins à copier des modèles qu'à les égaler ou à les surpasser, devait avoir des résultats déplorables, à mesure que le génie se faisait plus rare et que l'originalité devenait l'exception (p. 694).... Toutes ces imitations plus ou moins indirectes ne contribuent pas peu à donner au style d'Auitus, comme à celui de ses contemporains, un aspect bigarré qui fait sur le lecteur une impression fâcheuse. Mais là où nous voyons des dissemblances choquantes et des tons heurtés, les lettrés du V^e et du VI^e siècles croyaient trouver des couleurs habilement nuancées et associées. C'est ce qui nous explique pourquoi ils prennent tant de plaisir à d'autres mélanges encore. Ils n'ont plus aucun souci de la

pureté du latin; ce qu'il faut pour exciter leur sensibilité littéraire, c'est une sorte de ragoût d'expressions piquantes, empruntées à tous les styles et à toutes les époques. Loin d'être scandalisés par des phrases où voisinent des archaïsmes, des termes poétiques et des néologismes, ils se sentent ravis d'admiration comme devant les marques d'un talent exceptionnel. Ils avouent entre eux leurs préférences, tout en remplaçant les raisons par des pointes et des antithèses : Sidoine Apollinaire félicite Claudien Mamert de chercher la nouveauté dans l'archaïsme et de dissimuler sous la floraison printanière de son style les pointes hérissées de ses syllogismes (p. 701, 702)». Le style maniéré, recherché, tortillé de saint Avit, dont seuls les poèmes ont quelque mérite réel, est le résultat de cet enseignement. « La rhétorique apprenait à sacrifier le fond à la forme, et saint Avit n'a été que trop docile à ses leçons (p. 728) ». Osera-t-on dire que les choses n'ont pas beaucoup changé en Gaule depuis ?

Dans ses vers, notre évêque imite principalement Virgile et Sidoine Apollinaire; dans ses homélies, lettres pastorales, etc... prédomine également l'influence littéraire de modèles profanes. « C'est à peine si, en quelques endroits, saint Avit, se rappelant le caractère que doit avoir l'éloquence sacrée, donne place dans son style à certaines métaphores bibliques (p. 713) ».

Les œuvres de saint Avit ne sauraient donc être un objet d'admiration pour les gens de goût; elles sont un objet d'étude intéressant pour la linguiste, parce qu'elles présentent un état intermédiaire du latin littéraire entre les écrivains de l'Empire et Grégoire de Tours. La tradition classique est incomparablement mieux conservée par Avit que par Grégoire : les écrits du premier, à la différence des écrits du second, ne nous renseignent que fort peu sur la langue réellement parlée en Gaule, présentant à peine quatre ou cinq faits intéressants en dehors des règles suivies par les écrivains de l'Empire (p. 727). Telle est la conclusion de la dissection minutieuse à laquelle M. Goelzer s'est livré. On eût pu désirer une distinction plus marquée entre les exemples empruntés aux œuvres en prose et ceux qui sont empruntés aux poèmes : l'assertion qu'à l'époque de saint Avit les écrivains ne faisaient plus de différence entre la langue de la prose et celle des vers (p. 10, 11) est un peu trop absolue et le contraire ressort de certaines particularités indiquées notamment p. 50, 88 et suiv., 275, 297, 339, 340, 343, 493. Mais, grâce à l'abondance des citations, le lecteur peut de lui-même faire le départ des nuances entre ces deux aspects d'une langue traditionnelle et artificielle. La savante enquête de M. Goelzer est un très précieux instrument de travail et une contribution à l'histoire littéraire tout particulièrement intéressante pour nous autres Viennois.

E. Bizot. *Découverte d'un cirque antique à Vienne (Isère)*, Lyon, imprimerie Waltener et C^{ie}, 1910, grand in-8° de 32 p. avec plan (extrait du *Bulletin de la Société académique d'architecture*, août à novembre 1910).

Cet important opuscule présente le résultat des fouilles opérées de 1903 à 1907 sous la direction de notre président honoraire, pour contrôler et compléter les fouilles commencées en 1854 par Constant Dufeux. Sous le boulevard de la Pyramide, à l'O. de la pyramide, M. Bizot a trouvé les substructions du bâtiment des gradins, deux murs de 1 m. d'épaisseur écartés de 8 m. 50 et reliés entr'eux, de 4 en 4 mètres, par des murs transversaux. Sous le quartier de cavalerie ont été découvertes les remises, qui contenaient 13 *carceres* ou compartiments pour un char, sur une courbe de 108 mètr. de développement dont le centre était à la première borne, placée dans la moitié E. du cirque; il en résulte que les chars tournaient à gauche. Les principales dimensions du cirque étaient : longueur totale entre murs 441 m., extérieure 449,50; largeur entre murs 101,40, extérieure 118,40. La *spina* dont la pyramide décorait le milieu était un terre-plein, de 7 m. 80 de large et de 262 m. de long, entre deux murs épais de 0 m. 80. Le cirque peut être daté du commencement du IV^e siècle après J.-C. Des substructions antiques sur l'emplacement de l'arène, des deux côtés de la *spina*, la coupant obliquement, paraissent être les restes d'un cirque antérieur, plus petit et partiellement construit en bois, ce qui contribue à expliquer la construction tardive du grand cirque.

Inventaire-sommaire des archives communales antérieures à 1790, rédigé par M. A. Prudhomme, archiviste du département, Grenoble, typ. et lith. G. Dupont, 3 vol. publiés en 1886 (séries AA et BB), 1897 (CC), 1906 (DD, EE et FF), et 1 vol. *Série LL, documents de la période révolutionnaire (1790-an VII, ibid. 1891.)* — On y trouve de fréquentes discussions de préséance entre les villes de Grenoble et de Vienne, leurs consuls respectifs, l'archevêque de Vienne et l'évêque de Grenoble, au sujet des tenues des Etats de Dauphiné. A plusieurs reprises il est fait mention de *vin de Vienne* ou de *Côte-Rôtie* offert à de grands personnages, ainsi au duc d'Orléans, gouverneur de la province, en 1758 (AA, p. 43). En 1753 on mentionne les prix (CC, p. 240) : 100 bouteilles « du grand Tupin de 1750 » à 2 livres 15 sous la bouteille, 200 autres bouteilles à 2 livres ; ces prix sont très élevés pour la valeur de l'argent à l'époque. En 1728 et 1730 la ville de Grenoble achète des pompes à incendie chez François Gay, pompiste à Vienne (CC, p. 228, 229).

Claude FAURE. *Mélanges d'histoire viennoise*, Vienne, H. Martin, 1911, in-8° de VII-200 p.

Des dix études historiques dont se compose ce volume, une seule est inédite (n° VII); celles qui avaient déjà été publiées (n° I dans notre *Bulletin* n° 6, p. 11-47; n°s II, III, VI, VIII, IX et X dans le *Journal de Vienne*; n° IV dans les *Annales du Midi*; n° V dans la *Revue des études historiques*) ont en général subi des modifications et reçu des compléments plus ou moins importants pour figurer dans les *Mélanges*. Les titres et parfois une brève analyse des différents numéros suffiront à donner une idée du vif intérêt que présente ce livre.

I. *La ville de Vienne et ses historiens*, conférence faite aux *Amis de Vienne*, le 29 janvier 1910 (texte complet également dans notre *Bulletin* n° 6, p. 11-47). Cet article passe en revue les travaux d'ensemble déjà publiés sur Vienne et esquisse le plan d'une histoire de notre ville conforme aux méthodes de la science moderne. Nous espérons que M. Faure pourra mener à bonne fin cette œuvre considérable.

II. *Trebonius Rufinus et Thomas Mermet*, histoire d'une supercherie littéraire vite dévoilée, avec d'intéressants détails sur les méthodes de travail de Mermet.

III. *Légendes sur les origines de la ville et de l'église de Vienne*, traduction du début d'un mémoire présenté au Conseil delphinal, vers le milieu du xv^e siècle, par l'archevêque de Vienne, Geoffroy Vassal, à l'occasion d'un procès qu'il soutenait devant cette juridiction; l'archevêque y fait état des fables les plus fantastiques sur la fondation de Vienne et sur l'antiquité de son église.

IV. *Les Confréries de la ville de Vienne au milieu du xvi^e siècle*, et V. *Le règlement du collège de Vienne en 1550*; V. comptes-rendus dans notre *Bulletin* n° 6, p. 63, 64.

VI. *Le collège de Vienne après la suppression de l'ordre des Jésuites (1765-1789)*. M. Faure publie le texte d'un long mémoire présenté par les consuls au Parlement de Grenoble pour demander le maintien du collège et indique la suite donnée à cette demande après des démarches faites à Paris par l'archevêque: par lettres patentes de 1766, le roi déclara que le collège serait conservé, avec enseignement gratuit donné par des personnes ecclésiastiques ou séculières nommées par les consuls sous réserve de l'agrément de l'archevêque et du bureau d'administration établi en vertu de l'édit de 1763. M. Faure note en terminant la création d'une classe de dessin (1775), dont le premier titulaire fut Schneyder.

VII. *L'hôtel-de-ville de Vienne*. Les consuls n'avaient d'abord pas de local attitré pour leurs réunions. En 1451 ils achetèrent la maison de la Chaîne pour servir d'hôtel-de-ville. Cette maison étant devenue « vieille, caduque et ruineuse, sujette à grandes réparations » et le chapitre ayant remis à la ville la maison des Canaux

(1566), les consuls décidèrent une vente qui fut effectuée en 1567. La maison des Canaux tombant en ruines à son tour, l'assemblée des notables délibéra en 1769 d'acquérir l'hôtel dont M. de Rachais, gentilhomme possessionné en terre de la Tour-du-Pin, était devenu propriétaire six ans auparavant en exécution du testament de M. de Portes d'Amblérieu. L'acte de vente fut passé le 13 août 1771 pour le prix de 25.000 livres; il a disparu du dossier où sont conservées les lettres patentes qui l'autorisent, de sorte qu'on n'a pas de renseignements précis sur les origines de propriété antérieures à 1763.

VIII. *Les cahiers de doléances de la ville de Vienne en 1789*, et IX. *La formation du département de l'Isère*; v. comptes-rendus dans notre *Bulletin* n° 5, p. 27, 28.

X. *Les Alliés à Vienne en 1814*. Ils y entrèrent le 23 mars. Le sous-préfet ayant quitté la ville par ordre de l'empereur, le commandant de l'avant-garde autrichienne nomma provisoirement à sa place le secrétaire de la sous-préfecture Thomas Mermet. Celui-ci, au prix de mille difficultés, réussit à diminuer les maux inévitables causés par l'occupation étrangère qui s'étendait sur tout le territoire de son arrondissement. Le prince de Hesse-Hombourg, général en chef de l'armée du Sud, rendit un hommage public au zèle et à l'activité de Mermet, et ses compatriotes lui offrirent une écharpe d'honneur : « Je l'accepte, écrivit Mermet, avec une respectueuse reconnaissance... En la montrant à mes enfants, je leur dirai qu'ils doivent s'enorgueillir d'appartenir à une ville qui a traversé avec calme tous les orages qui aujourd'hui sont dissipés d'une manière si heureuse. Je leur dirai surtout que nous n'avons dû ce bonheur qu'à l'union constante et à l'accord parfait qui ont régné parmi les honnêtes gens ».

Rien mieux que ces patriotiques paroles ne pouvait terminer le nouveau livre du jeune savant qui met au service d'un touchant attachement à sa ville natale une érudition formée aux meilleures méthodes de la critique historique.

Heinrich WILHELMSEN. *Die Roemerstaedte in Südfrankreich*, Gütersloh, 1911, Druck und Verlag von C. Bertelsmann, in 8° de 82 p. avec 18 illustrations et une carte.

Excellent manuel à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire en Allemagne. L'auteur y donne un aperçu général sur la géographie et l'histoire de l'ancienne Gaule narbonnaise et décrit ensuite brièvement les principales villes avec leurs restes de monuments romains et généralement tous les témoins qui subsistent de la civilisation antique.

Quelques rectifications de détail à indiquer par une nouvelle édition que ce petit livre mérite et ne manquera pas d'avoir :

Pourquoi écrire partout *Gaius*, *Gnaeus*, au lieu de *Caius*, *Cnaeus*,

graphies plus usitées ? Si on distingue *v* de *u*, contrairement à l'usage latin, il faut conséquemment distinguer *j* de *i*, et par exemple écrire soit *duo viri jure dicundo*, soit *uiri iure*, mais non *viri iure* (p. 29).

P. 2 : *Mont Cenis*, et non *Cénis*.

P. 3, 4 : après l'intéressante citation de Strabon sur la navigabilité du Rhône et de ses affluents, il serait bon de noter que le changement est dû au déboisement ; il n'est du reste pas exact que toutes les montagnes ou collines de l'ancienne Narbonaise soient actuellement déboisées, ce n'est vrai que pour le sud du pays ; le débaisement est bien antérieur à la Révolution de 1789, c'est l'un des effets de l'*absentéisme* pratiqué par les familles nobles quittant leurs terres pour vivre à la cour royale ou provinciale.

P. 5 : *Iberer* plutôt que *Keltiberer*, dans la vallée du Rhône ; on réserve ordinairement le nom de *Celtibères* aux populations plus ou moins mêlées que les Romains trouvèrent devant eux quand ils entreprirent la conquête de ce qui est aujourd'hui l'Espagne.

P. 10 : rien de moins sûr que des établissements celtiques dans la basse vallée du Rhône à la fin du V^e siècle avant J.-C. ; v. Philipon, *Les Ibères*, Paris, Champion, 1909, p. 58, 121, 129, et les autorités citées.

P. 11 : *Olbia* n'est pas Hyères, mais probablement Léoube près d'Hyères ; *Tauroentum* n'est, je crois, pas sûrement Sanary ; *Citharista* est non la Ciotat, mais Ceyreste.

P. 26 : pour expliquer le nom de *Fourvière* il faut donner non le nominatif-accusatif *forum uclus*, qui produirait *Fourviès*, mais l'ablatif-locatif *foro uetere*.

P. 29, passage trop affirmatif sur les droits de cité des Viennois, et p. 30 *Matres* au lieu de *Matrae* ; v. ici-même la conférence de M. Bouvier, p. 14 et 38.

P. 32, 64, 65 : que le temple de Nîmes soit plus beau que celui de Vienne, ou au contraire, affaire de goût personnel, mais en tout cas les dimensions et proportions sont tout autres, et non presque semblables, et le temple de Vienne est plus grand (entre colonnes, car la *cella* de Vienne est plus petite) ; il y a ici contradiction entre les chiffres indiqués et les appréciations qui les suivent.

P. 32, 33 : on n'a pas construit à Vienne au XIV^e siècle un nouveau pont sur le Rhône, mais simplement restauré le pont romain ; l'existence de temples de Mars et de Jupiter et d'un Panthéon est purement conjecturale, le monument de Pipet était un théâtre (voir ici-même la pyramide qui la décorait ; le prétendu palais impérial de même p. 48, 49, 75, 79) ; du cirque il ne reste pas la *spina*, mais seule Sainte Colombe (*Miroir*) était en réalité des thermes, comme l'on prouvé les fouilles de M. Chaumartin.

P. 35: *Mediolanum* (Milan), et non *Mediolanium* ; les affluents du Rhône au sud de Valence ne sont pas tous à sec l'été, ex. la Drôme, l'Ardèche, la Durance.

P. 36 : l'olivier fait son apparition dès 30 kil. environ au S. de Valence et devient un objet de culture important à partir du Pont-St-Esprit ; la limite indiquée (plaine d'Orange) est trop reculée au S.

P. 41 : *Avennio* (Avignon); n'y a-t-il pas une *n* de trop ?

P. 46 : c'est dans l'amphithéâtre de Nîmes et non dans celui d'Arles, qu'on donne fréquemment des courses de taureaux avec mise à mort ; l'amende légale n'atteint pas 70.000 francs, tant s'en faut ; les courses provençales, sans mise à mort, ne se donnent pas presque dans tous les villages, mais principalement dans ceux qui avoisinent la Camargue, surtout à l'O.

P. 47, éloge très exagéré de la *Vénus d'Arles*, figure de femme en somme assez lourde, bien inférieure à la *Vénus de Sainte-Colombe*, qui n'est pas citée.

P. 60, 80, 81 : survivance du type grec en Provence ; pure imagination : il suffit de regarder une statue de Phidias ou de Lysippe pour constater que les proportions du corps se retrouveraient aujourd'hui non pas en Provence, en Sicile ou en Grèce, mais en Angleterre ou en Scandinavie, ce qui est au demeurant tout naturel, puisque ces pays présentent de nombreux spécimens du type indo-européen qui caractérisait l'aristocratie hellénique, modèle des sculpteurs de l'époque grecque classique.

P. 62 : *Segustero*; ajouter le nom actuel *Sisteron*.

P. 72 : est-il sûr que la forme latine du nom de l'Ardèche soit *Atrica* ?

P. 75 : *Baeterrae*, ou *Bilerrae* (Béziers) ?

P. 78 : un *Setius mons* est-il bien sûrement attesté sur l'emplacement de Cette actuelle ?

F. BRESSE. *Les logements insalubres*, rapport présenté à la Commission sanitaire de l'arrondissement de Vienne, inspiré par des vues élevées et aboutissant à des conclusions qui tiennent compte de tous les intérêts légitimes (22 avril 1911, publié dans le *Journal de Vienne* du 16 août).

Un explorateur viennois, article anonyme publié dans le *Journal de Vienne* du 21 septembre 1910, contient un extrait du discours prononcé par M. le docteur Hamy, membre de l'Institut, à l'ouverture du Congrès des sociétés géographiques à Lyon en 1904, retraçant la carrière de notre compatriote Joseph Martin, né à Vienne en 1848, explorateur de la Sibérie, de la Chine et du Turkestan, mort dans ce dernier pays en 1892.

KARL BAEDCKER. *Le sud-est de la France du Jura à la Méditerranée, y compris la Corse, manuel du voyageur, neuvième édition*, Leipzig, Karl Baedcker, Paris, Paul Ollendorff, 1910. — L'article consacré à Vienne a été notablement étendu (3 pages 1/2 de texte, p. 334 et suiv.) et amélioré sur épreuves obligeamment communiquées au bureau de notre Société ; il est appuyé d'un petit plan très clair.

Livret-guide illustré publié par le Syndicat d'initiative de Lyon, 1911. — Contient un article sur Vienne avec trois illustrations. Est adressé à toute personne qui en fait la demande au Syndicat (place Bellecour, 19, Lyon) en envoyant un timbre de 10 centimes pour frais de port.



Nécrologie

COMITÉ DE PATRONAGE

— Notre collègue M. Paul Doyon, président de la Société des Courses de Vienne, conseiller municipal d'Estrablin, est décédé le 9 août 1910 en son château de la Craz.

— Notre collègue M. Mourier, notaire honoraire, ancien suppléant de la justice de paix de Condrieu, est décédé le 30 septembre 1910, âgé de 83 ans, à Sainte-Colombe, où il avait exercé le notariat pendant près de quarante années.

— Notre collègue M. Rostaing, ancien juge au Tribunal civil de Vienne, est décédé le 9 avril 1911, à Montbreton sur Chanas, dans sa 85^e année. M. Rostaing était le beau-père de M. J. Bouvier, secrétaire de la Société des Amis de Vienne.



COMITE DE PATRONAGE

MM.

JOUFFRAY, sénateur de l'Isère.
BRENIER, député de Vienne.
PLISSONNIER, député de Vienne.
le Sous-Préfet de Vienne.
le Maire de Vienne.
l'Inspecteur primaire de Vienne.
le Principal du Collège de Vienne.
le Président de la Chambre de Commerce de Vienne.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM.

BIZOR, architecte honoraire de la Ville, conservateur des Musées et de la Bibliothèque, *président honoraire*.
ANGÉNIOL, ancien président du Comice agricole de Vienne-Roussillon, avoué à Gap (Hautes-Alpes), *président honoraire*.
RONJAT, délégué du Touring-Club de France, président du Comité de protection des sites et monuments pittoresques, *président*.
ALLEMAND (Firmin), architecte ordinaire des monuments historiques, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque, *vice-président*.
BRESSE, avoué, conseiller général, ancien maire de Vienne, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque, *vice-président*.
DURET, ancien avoué, membre de la Commission des Musées et de la Bibliothèque, *vice-président*.
FRÉCON, docteur en médecine, *vice-président*.
FAURE (Maurice), avocat, *secrétaire général*.
BICHON, directeur de l'agence de la Société Générale, *trésorier*.
BOUVIER (Jules), directeur d'assurances, *secrétaire*.
TESTE DU BAILLER, notaire, *secrétaire*.
BONJEAN, avoué, ancien président de la Chambre.
DE CRAPONNE DU VILLARD, juge au Tribunal civil.
LOMBARD, avocat, ancien bâtonnier de l'Ordre.
VAGANAY (François), fabricant de draps.

COMITE DE PROPAGANDE

MM.

Pierre FRÉCON, HOURS, IL. MARTIN, Joseph PERRET, F. RAYMOND,
Antoine SILVESTRE.

Noms et Adresses des Membres de la Société

La Ville de Vienne (D) (1).
La Compagnie des Avoués (D).
L'Ordre des Avocats (D).
La Chambre de Commerce (D).
La Chambre des Notaires (D).

MM.

Alet, professeur au Collège, quai Riondet, 3, Vienne (D).
Allemand (F.), architecte, Vienne (D).
Allemand (Mlle Marcelle), boulevard de la Pyramide, Vienne (D).
Aman (Félix), avocat, Vienne.
Angéniol (Mme), rue du Musée, 8, Vienne.
Angéniol, avoué à Gap (Hautes-Alpes) (D).
Aubert (Pierre), 20, rue Auguste Comte, Lyon.
Aubry (Auguste), architecte, Vienne.
Aynard (Paul), 31, boulevard du Nord (Lyon).
Babut, professeur de dessin au Collège, Vienne.
Bajard (M^{me} Eug.), 20, quai Pajot, Vienne (D).
Barbier (docteur), rue Tremcau, Vienne.
Barnier, ingénieur, cours Romestang, 9, Vienne.
Bégule, rue Sala, 3, Lyon.
Benoist, directeur de la Société Générale, Chambéry.
Bichon, directeur de la Société Générale, Vienne (D).
Bigot (Joseph), directeur de l'usine Pascal-Valluit et C^{ie}, Vienne.
Bizot, architecte, Vienne (D).
Blachier, café de la Terrasse, cours Romestang, Vienne.
Blanc, libraire, rue de Bourgogne, 49, Vienne.
Blanchard, libraire, cours Romestang, 6, Vienne.
Boiron (M^{me} Philippe), 20, quai Pajot, Vienne.
Bonjean, avoué, cours Romestang, Vienne (D).

(1) La lettre D indique les *Membres donateurs*, et la lettre P les *Souscripteurs perpétuels* ayant racheté leur cotisation aux termes de l'art. 3 des statuts.

MM.

- Bonnier (F.), manufacturier, Vienne (D).
Bonnier (Abel), manufacturier, Vienne (D).
Boudier (Sébastien), négociant, Ste-Colombe (D).
Bourge (J.), chimiste, 50, route de Lyon, Vienne.
Bouvier (Claude), professeur à l'Ecole Saint-Maurice, Vienne.
Bouvier (Claudius), 50, route d'Avignon, Vienne.
Bouvier (François), industriel, rue Rochebrun, Vienne (D).
Bouvier (Henri), professeur à l'Ecole Saint-Maurice, Vienne.
Bouvier (Jules), directeur d'assurances, Vienne (D).
Brandon, pharmacien, place de Miremont, Vienne.
Bresse, avocat, Vienne (D).
Brousse (Laurent), ingénieur, à Coupe-Jarret (D P).
Buisson, curé de Saint-André-le-Bas, Vienne.
Cameleyre, directeur de l'Usine à Gaz, Vienne (D).
Canal, principal du Collège de Vienne (D).
César-Chaix, Hôtel du Nord, Vienne (D).
Chabrol (Fr.), ingénieur, La Vernarède (Gard).
Chapuis, avocat, boulevard de la République, Vienne.
Chapuis, docteur en médecine, rue de l'Archevêché, Vienne.
Charretton (L.), propriétaire, rampe de Coupe-Jarret, Vienne.
Chaumartin (Tony), Sainte-Colombe.
Chautemps (Mme), passage Milleret, 1, Vienne.
Chomicne (Albert), négociant, Vienne.
Cléchet (J.), ferblantier, port des Jacobins, Vienne.
Combaudon, place de Miremont, Vienne (D).
Coulet, cycles, Vienne (D).
Couturier (François), maître de conférences à l'Université, quai de l'Est, 14, Lyon.
Couturier (Gaston), conseiller à la Cour d'Appel, quai de France, 8, Grenoble (D).
Couturier de Royas (Hubert), Meyrieu, par St-Jean-de-Bournay.
Couturier de Royas (Paul), La Tronche, près Grenoble (D).
Craponne du Villard (de), juge au Tribunal civil de Vienne (D).
Crédit Lyonnais (le directeur du), Vienne (D).
Delavelle, comptable, 2, quai Riondet, Vienne.
Diot, notaire, rue Ponsard, Vienne.
Drey, officier supérieur en retraite, montée des Roches, Lyon.
Duchemin, Grande-Rue, 14, Grenoble.
Dufresne, bazar, rue Ponsard, Vienne.
Dumas (Jules), 10, rue de Nazareth, Lyon.
Dumas, architecte, Vienne.
Dupoux, directeur de la Banque de France, Vienne (D).

MM

- Duret, ancien avoué, Vienne (D).
Duret (Henry), avoué, cours Brillier, 13, Vienne..
Edwin-Stachelroth, banquier, Vienne (D).
Falcoz (Louis), pharmacien, rue de l'Eperon, Vienne.
Faure (Claude), archiviste départemental, Valence (Drôme).
Faure (docteur), Vienne.
Faure-Carlhian, juge au Tribunal civil de Vienne.
Faure-Carlhian (Mme), Vienne.
Faure (Joseph), voitures, Vienne.
Faure (Mme), Reventin-Vaugris.
Faure (Maurice), avocat, 8, place du Palais (D).
Faure (Gabriel), 14, place Carnot, Lyon.
Favard, notaire, St-Priest.
Figuier (docteur), rue Victor-Hugo, 47, Vienne.
Français (Henri), Paris, rue du Rocher, 61 (D).
Frécon (docteur), quai du Rhône, Vienne (D).
Frécon, notaire, rue Peyron, Vienne (D).
Frécon (Pierre), rue Peyron, Vienne.
Galland (Henri), ancien maire de Sainte-Colombe.
Galland (Albert), avocat à la Cour d'Appel, 80, rue des Ecoles,
Paris.
Gambert (Emile), rue Hector-Berlioz, Vienne.
Garon (Louis), entrepreneur de transports, Sainte-Colombe (D).
Garon (Louis), La Tressinière, Estressin.
Garon (maison Francisque), Vienne (D).
Girard, notaire, Vienne.
Giraud (Charles) industriel, St-Hilaire-de-Brens.
Giraud (Emilien), avocat à la Cour d'Appel, boulevard St-Michel,
89, Paris (V^e) (D).
Gleyzolle (Jean), boulevard de la République, Vienne.
Grand, rue d'Erlanger, 14, Paris (D).
Grésillon (docteur), cours Romestang, Vienne.
Gros (docteur), place St-Maurice, Vienne.
Gneidan (Henri), Saint-Junien (Haute-Vienne).
Guerrier (Lucien), ingénieur-électricien, cours Romestang, Vienne.
Gueux (Jean), négociant, rue d'Arpot, Vienne.
Gnichard (Cl.), chauxfournier, quai du Viaduc, Vienne.
Guillaud-Lavoute, avoué, cours Romestang, Vienne.
Guillot (Louis), Charavelle.
Guy (Henri), aumônier, Estressin, montée des Crozes.
Guyot, commissaire-priseur, quai Riondet, Vienne.
Heilmann (F.-Th.), ingénieur, rue Victor-Hugo, 51, Vienne.

MM.

- Hours, rue Vimaine, 8, Vienne.
Jacquet (Claude), rue Vimaine, 36, Vienne.
Jacquet (Joseph), rue Vimaine, 51, Vienne.
Jacquier (Gabriel), place de Miremont, Vienne.
Jail (O.), supérieur de l'Ecole St-Maurice, Vienne.
Joly-Debanne (Mme), place de Miremont, Vienne (D).
Jouffray (Camille), sénateur, rue Dutot, 7, Paris (D).
Jouffray (Jules), Estressin.
Julien (Emile), rue de la Tuilerie, Vienne (D).
Lafont, avocat, rue de l'Annexion, 17, Annecy (Haute-Savoie).
Latreille, professeur au Lycée Ampère, place Morand, 6, Lyon.
Lousse de Syon (baron de), boulevard de la République, Vienne.
Leydier, industriel, usine Cartallier, Pont-Évêque.
L'Huillier (Pierre), constructeur, rue d'Arpôt, Vienne (D).
Lombard (Félix), avocat, Vienne (D).
Malcourt (François), 32, rue d'Arpôt, Vienne.
Martin (H.), imprimeur-éditeur, place du Palais, 12, Vienne (D).
Martinon (Joseph), route de Lyon, Vienne.
Martinon, juge au Tribunal civil, Vienne.
Mayoud (docteur), cours Romestang, Vienne.
Montagnon (Cl.), propriétaire, boulevard Henri Fleury, 5, Vienne.
Morand, avoué, place du Palais, 8, Vienne.
Morin, propriétaire, Vienne (D).
Morin (Roger), avenue de Saxe, 98, Lyon.
Officiers du 17^e Dragons (les), Vienne (D).
Oriol (Maurice), entrepreneur, Vienne.
Paget fils, bijoutier, rue Ponsard, Vienne.
Pallez (Auguste), ingénieur des arts et manufactures, rue d'Arpôt, Vienne (D).
Pascal-Valluit (Mme), Vienne (D).
Pascal-Valluit et C^{ie}, Vienne (D).
Pasteur (Léonce), conservateur des hypothèques, Vienne.
Péronnet, greffier du Tribunal de Commerce, Vienne.
Perouse, avocat, Saint-Alban-du-Rhône (D).
Perret (Joannès), agent général du *Phénix*, cours Romestang, Vienne.
Perret (Joseph), greffier de paix, place Saint-Maurice, Vienne.
Perroux (Léon), négociant, 44, place de la République, Lyon.
Pêtrequin (Henri), greffier du Tribunal civil, Vienne.
Pêtrequin (Jules), directeur d'assurances, Vienne.
Pinet, docteur en médecine, rue Lafayette, Vienne.
Plissonnier, député, Paris (D).

MM.

- Ponchon (Mlle), libraire, rue Ponsard, Vienne.
Prévot (J.-B.), négociant, Vienne.
Ray (Jean), ancien notaire, 6, place Émile-Zola, Vienne, (D).
Raymond, contrôleur des Contributions directes, place du Palais, 12, Vienne.
Remilly, directeur du *Moniteur Viennois*, Vienne (D).
Restouin, inspecteur primaire, Vienne (D).
Reygner (Félix-François), rue Lafayette, Vienne.
Reymond (Étienne), fabricant de draps, Vienne (D).
Reymond (Pierre), fabricant de draps, Vienne.
Robin (A.), entrepreneur, rue de Bourgogne, 36, Vienne.
Rochas, manufacturier, Vienne.
Rondet (Joseph), avocat, rue de la Table-Ronde, Vienne.
Rondet (Henri), avocat, rue de la Table-Ronde, Vienne.
Ronjat, quai du Rhône, 11, Vienne (D).
Rostaing (Henri), Montbreton sur Chanas.
Rouillon (Casimir), boul. Henri Fleury, Vienne.
Sachet, président à la Cour d'Appel, Grenoble.
Serlin, curé de Saint-Maurice, Vienne (D).
Silvestre (Ant.), villa Réclusière, Estressin.
Silvestre (Joannès), maison Galland, Sainte-Colombe.
Tardif, sous-préfet de Vienne (D).
Terrebasse (H. de), au château de Terrebasse, par Roussillon (Isère), et à Lyon, rue du Plat, 3 (D).
Teste du Bailler, notaire, rue des Clercs, 2, Vienne (D).
Teste du Bailler (Georges), assurances, boulevard de la Pyramide, Vienne (D).
Trabet, entrepreneur de peinture, Estressin.
Tremeau (Mme Louis), Gemens, par Estrablin.
Tremeau (Paul), manufacturier, Gemens par Estrablin.
Tremeau (Robert), manufacturier, Vienne.
Vaganay frères, manufacturiers, rue St-Martin, Vienne (D).
Valentin (Paul), négociant, 151, boulevard Magenta, Paris (D).
Vallet (Elie), quai Riondet, Vienne.
Vallet (Raoul), cours Romestang, Vienne.
Vallin, manufacturier, place St-Maurice, Vienne.
Vassy (Albert), négociant, Estressin.
Venard (Louis), professeur à l'Ecole Saint-Maurice, Vienne.
Villefosse (Héron de), conservateur au Musée du Louvre, rue Washington, 16, Paris VIII^e (D).
Vincent (Charles), fabricant de draps, Vienne.
Vincent (Pierre), fabricant de draps, Vienne.

MM.

Vivien (docteur), cours Romestang, Vienne.

Vivien (Louis), montée des Epies, Vienne.

Zajewski (Joseph), comptable, Vienne.

AVIS AUX SOCIETAIRES

Les membres de la Société trouveront au Bureau de renseignements, place du Palais, 12, les publications des Syndicats d'initiative français et étrangers contenant des indications utiles pour voyages, villégiatures, etc....



TABLE DES MATIÈRES

| | PAGES |
|---|-------|
| STATUTS de la <i>Société des Amis de Vienne</i> | 5 |
| ASSEMBLÉE GÉNÉRALE du 20 mars 1911 | 8 |
| Compte-rendu du Trésorier | 8 |
| Allocution du Président | 10 |
| Conférence de M. Jules BOUVIER : VIENNE COLONIE ROMAINE | 13 |
| (Origines de la colonie de Vienne, son territoire, 14; remparts de Vienne, Forum, temple d'Auguste et de Livie, comparaison avec d'autres temples romains, diverses représentations d'Auguste et de Livie, 16; vie politique et privée des Viennois, 24; œuvres d'art trouvées à Vienne et conservées dans les musées de Vienne, Lyon, Londres, etc..., 29; organisation sociale, industrie et commerce, 32; croyances religieuses et leurs représentations dans l'art, 35; aqueducs, thermes, statues et objets d'art divers, 43; théâtre, cirque, arc de triomphe, 48; statues et objets d'art divers, 55; conclusion, 61). | |
| Allocution du Président | 63 |
| Élection de sept administrateurs | 63 |
| HENRI III, LES ARCHEVÊQUES DE VIENNE, LE SEIGNEUR DE SAULSAC ET LA TERRE DE REVEL, par M. Louis CALLET | 65 |
| CHRONIQUE VIENNOISE : conférences de M. Marcel Reymond; visites de sociétés, notamment de l' <i>Académie delphinale</i> , avec discours de MM. Ronjat, Dumesnil, Bizot et de Mgr Bellet; fouilles au Bon Pasteur, restes d'un théâtre romain; découvertes archéologiques diverses; crue du Rhône dans l'été de 1910 | 71 |
| BIBLIOGRAPHIE VIENNOISE : H. Goelzer, <i>Le latin de saint Avit</i> ; E. Bizot, <i>Découverte d'un cirque antique</i> ; A. Prudhomme, <i>Inventaire-sommaire des archives communales de l'Isère</i> ; Claude Faure, <i>Mélanges d'histoire viennoise</i> ; H. Willemssen, <i>Die Roemerstaedte Südfankreichs</i> ; Un explorateur viennois (Joseph Martin); Karl Baedeker, <i>Le sud-est de la France</i> ; Livret-guide du Syndicat d'initiative de Lyon | 81 |
| NÉCROLOGIE : MM. Paul Doyon, Mourier, Rostaing. | 89 |
| COMITÉ de patronage, Conseil d'administration, Comité de propagande | 90 |
| NOMS et adresses des membres de la Société, avis aux sociétaires | 91 |

ILLUSTRATIONS

- Foculus (bronze), Musée de Lyon (hors texte).
Vase d'argent, dit des Quatre Saisons, British Muscum (hors
texte).
Le dieu au maillet (bronze), Musée du Vatican (hors texte).
Tête de faune enfant (marbre), collection Louvier (hors texte).
Mosaïque des jeux du cirque, Musée de Lyon (hors texte).
Tête de femme (bronze), Musée de Lyon (hors texte).
Plan du cirque antique de Vienne 52



